

MEMOIRES

D'UN JEUNE MEDECIN

Extrait de la Thèse de Médecine
du Docteur Marc Rousseau
présentée et soutenue publiquement
le 20 décembre 1996
à l'Université Paul Sabatier Toulouse III

Diffusion du texte autorisée à titre gratuit
Toute utilisation commerciale est interdite
sans l'accord écrit de l'auteur ou de ses ayants droits

«S'il fallait tenir compte des services rendus à la science, la grenouille occuperait la première place. »

Claude Bernard (introduction à l'étude de la médecine expérimentale)

LA GENESE

Comment reconnaît-on un futur médecin alors qu'il n'est encore qu'un turbulent bambin en culottes courtes ? Peut-on déjà savoir s'il choisira la route sinueuse de la couleuvre d'Esculape plutôt que les huiles d'un moteur à explosion ou les subtiles tortures des langues orientales ? Existe-t-il quelques troublants prémices qui prophétisent la vocation médicale ? La question peut de prime abord paraître sotte ou même passer pour une frivole extravagance. Elle m'est cependant venue à l'esprit lorsque, fouillant le grenier à souvenir de ma jeune aventure médicale afin d'en extraire les plus savoureux moments, j'en arrivais à cette épineuse mais exaltante interrogation : comment tout cela a-t-il commencé ?

On n'entre à l'évidence pas par hasard à la faculté de médecine. Si les études débutent au premier frottement de fond de culotte sur les bancs d'un amphithéâtre bondé, l'appel du métier, lui, a dû sonner bien avant...

Si d'aucuns affirment se souvenir de leur naissance et même parfois de leur vie foetale, pour ma part, et malgré de sincères efforts, je dus me contenter pour toute genèse de quelques bribes de prime enfance. Vieux bébé déjà, depuis longtemps retraits des couches et des biberons...

Puis, explorant le cours de l'enfance, j'y cherchais les signes avant-coureurs qui auraient pu m'aiguiller, consciemment ou non, vers le serment d'Hippocrate. C'est le fruit de cette rétrospective intérieure que je vais vous livrer en guise de préambule.

En ces lointaines années, l'essentielle révélation du corps médical me fût offerte à l'occasion de quelque fièvre rebelle à l'aspirine. Le « Docteur » entra dans ma chambre, investi d'immémoriaux pouvoirs magiques. Héritier des druides et des chamanes, il inspirait à la fois crainte et dévotion. Adoubé par les universités garantes de la science moderne, son autorité ne souffrait d'aucune faille. Il rédigea l'ordonnance, l'ordonnance qui ordonne...

Le simple souffle de son passage m'aurait sûrement guéri, mais, sans doute pour récompenser ma docilité, il m'offrit par la grâce de ses écritures un somptueux cadeau : un flacon de sirop au merveilleux goût de banane et au nom imprononçable... Quelque chose comme « gentil biotic » si mes souvenirs sont exacts... Une friandise obligatoire à boire trois fois par jour ! Voilà un homme qui connaît les enfants ! Voilà un métier de bienfaiteur !...

Ce fût, je le crois désormais, à cet instant que j'entrai en médecine. Trop jeune pour l'université, je dus d'abord me résoudre à suivre le cursus de l'instruction publique en commençant par l'école primaire...

Tout en gravissant patiemment les échelons de cette vénérable institution, je me forgeai en autodidacte une « culture scientifique » toute personnelle, disséquant lézards et sauterelles afin d'élucider les mystères des entrailles.

Plus tard, ayant reçu pour Noël la panoplie du parfait infirmier, je fus déçu par les aiguilles factices... et m'en procurai je ne sais trop comment une vraie ! Ainsi nanti d'une seringue performante, je pratiquai en grande pompe mon premier acte thérapeutique sur la personne de ma petite soeur qui souffrait d'après moi de déshydratation : après avoir soigneusement désinfecté la peau à l'alcool, je lui injectai quelques centilitres d'eau distillée sous la peau... La guérison fut immédiate !

Fort de ce succès prometteur mais injustement réprouvé par mes parents et occulté par les revues scientifiques, je jugeai le moment venu de transmettre mon nouveau savoir et organisai un examen ouvrant droit au diplôme suprême : « le brevet de secourisme élémentaire ». Mon camarade de jeu de l'époque fut le seul candidat à se présenter. Initié par mes soins, il réussit cette épreuve avec mention et reste encore à l'heure actuelle l'unique lauréat de cette faculté méconnue...

Toutefois, bien des questions restaient irrésolues dans ma tête et je sentais la nécessité d'un complément de formation... Les cours de biologie dispensés au collège où je venais d'entrer commencèrent à me passionner à en dévorer les manuels. Je fis connaissance avec les rudiments de l'anatomie et de la physiologie au travers d'expériences plus... scientifiques que les miennes ! Ainsi, d'autres s'étaient posés ces questions avant moi et avaient défriché le terrain ! J'écoutais, fasciné, le professeur révéler les découvertes de Pasteur et de Claude Bernard, tout en lorgnant de temps en temps vers Oscar, sympathique squelette tellement attaché à l'enseignement qu'il ne quittait jamais la salle de classe.

C'était le temps aussi où les corps s'allongent à vue d'oeil, en un bouillonnement d'hormones qui provoque en nos intérieurs de si puissants émois... Hypnotisé par les planches d'anatomie féminine, un groupe d'élèves triés sur le volet sortait comme une relique à chaque récréation, un dictionnaire de médecine datant du début du siècle, sans doute trouvé dans quelque maison abandonnée... Si j'étais également sensible aux mystères de la femme, la curiosité me poussa à feuilleter plus avant cet ouvrage dont l'antique savoir fût pour moi une révélation. Par quelque troc dont les adolescents sont si friands, je finis par en devenir propriétaire et l'étudiais des soirées entières.

Cette anachronique lecture me fit comprendre plus tard à quel point la médecine s'était transformée en quelques décennies, gagnant en efficacité ce qu'elle avait perdu en prestige. Je me délectais donc de ces notions d'un autre âge, d'alcool camphré, de remèdes à l'arsenic,

d'abcès de fixation, de chloroforme, de masturbation qui rend sourd ou même fou...

Notions qu'on regarde aujourd'hui avec un condescendant sourire amusé, comme un pyrotechnicien observant un frappeur de silex. Et pourtant, ce sont nos glorieux ancêtres après tout ! Ils y croyaient ! Et qui sait si les médecins du prochain siècle ne se rappelleront pas nos méthodes actuelles sans ajouter sur un ton confraternellement moqueur :

« ça ne se fait plus... »

Passèrent les années. Sans trahir mon amour pour les sciences de la vie, d'autres passions avaient illuminé ma curiosité et n'allaient plus me quitter : la musique d'abord, m'avait happé sans retour au hasard d'un poste de radio crachotant malicieusement ses refrains enjôleurs ; et puis, ce goût pour les voyages, acquis sans doute à grands coups de rêveries tropicales devant une mappemonde délavée, vestige dérisoire du mirage colonial...

Médecine, musique, voyage... Difficile à priori d'harmoniser cet éclectisme mais je sentais déjà confusément que mon équilibre dépendrait de mon habileté à développer cet étonnant trio : Je serai médecin nomade et ma guitare me suivra jusqu'au bout du monde... Cependant, au sortir du lycée, j'optai curieusement pour la médecine... ..vétérinaire.

Sans doute quelque accès de misanthropie avait détourné de l'humanité mes attentions pour les porter sur la gent animale. Le destin se chargea de lui même de me remettre dans le droit chemin : je fus refusé au concours d'entrée.

Puisqu'on m'avait jugé incapable de soigner les bêtes, je m'occuperai donc des hommes, c'était écrit. Mais après tout, on peut considérer le médecin comme un vétérinaire spécialisé dans l'Homo Sapiens...

MORALITE

1/La forme galénique d'un médicament peut avoir une importance capitale sur l'adhésion du malade au traitement, voire susciter des vocations...

2/ Les études de médecine étant très longues, il est bon de les commencer tôt...

« Tout homme reçoit deux sortes d'éducation : l'une qui lui est donnée par les autres, et l'autre, beaucoup plus importante, qu'il se donne à lui même. »

E. Gibbon

PORTRAIT DE FAMILLE

Qui n'a jamais fréquenté l'hôpital ne peut comprendre ce singulier frisson que l'on ressent à la vue d'une tribu de blouses blanches en période de chasse. Imaginez un peu cette horde traversant les couloirs, stéthoscope en bandoulière, avide de terrasser la maladie. Le grand chef ouvre la marche, il est le plus savant et le plus sage ; il a le titre de professeur, mais ici, on l'appelle tout simplement « Monsieur » avec respect et déférence.

Juste derrière arrive le vizir qu'on nomme curieusement « assistant » et qui espère bien devenir « Monsieur » un jour peut-être...

Puis vient le chef de clinique. Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, il est moins chef que les deux premiers, mais quand même plus que ceux qui vont suivre. Quoi qu'il en soit, un poste de vizir ne lui déplairait pas dans l'avenir... Ensuite voici les internes : peu nombreux, ils sont néanmoins plusieurs. Une pléthore d'internes est un bon indicateur de la notoriété du professeur (celui qu'on appelle « Monsieur »). Les internes sont parfois surnommés la « cheville ouvrière » de l'hôpital et cette appellation mérite une courte analyse. On utilise le terme de « cheville » car l'interne, on le fait beaucoup marcher ; mais cette cheville est dite ouvrière car bien qu'il marche énormément, l'interne est peu payé. Cependant, il travaille dur pour devenir peut-être un jour chef de clinique...

Enfin, la joyeuse meute des étudiants, plus connus sous le sobriquet de « carabins » ferme la marche. On les appelle aussi « externes » sans doute parce qu'ils sont plus souvent au café qu'à l'hôpital. Les étudiants sont nombreux mais leur jeune âge les empêche de se rendre compte que peu d'entre eux trouveront le travail de leurs rêves à la fin de leurs études. Quoi qu'il en soit, ils ont soif d'apprendre et se verraient bien en interne, dans quelques années...

Je me moque gentiment, comme on se moque de sa famille : avec cette lucidité mêlée de tendresse. J'ai moi aussi longtemps suivi la meute immaculée et me suis délecté à l'idée de lui appartenir, d'en tirer ce pouvoir de santé. En enfilant une blouse blanche, on endosse l'uniforme de l'armée médicale et la puissance sacrée qu'elle irradie auprès des malades. Même le plus novice des étudiants boutonneux est, qu'il le veuille ou non, lui aussi

touché par cette grâce magique. Même s'il tremble encore d'effroi à la vue du sang, même si tout ce qu'il sait, c'est qu'il a tout à apprendre, même s'il a envie de pleurer pour apaiser son angoisse, il est aux yeux du malade un soldat de santé. Quand les bombes pleuvent, on ne regarde pas si c'est un général ou un simple trouffion qui vient nous sauver, on obéit à l'uniforme. Le médecin est officier de santé, et l'étudiant son soldat, exterminateurs officiels des bactéries, Terminators des virus, et peut-être un jour Toréadors des prions...

C'est ce que j'appris lors de mes premières incursions hospitalières, lorsque, tout jeune étudiant en admiration devant le moindre externe blasé, je rêvais secrètement d'être admis dans la grande tribu. Un poste de pousseur de chariot ou de porteur de marteau à réflexe m'aurait convenu, pourvu qu'on me laisse goûter à ce merveilleux pouvoir de guérison collectif. On se suffit de peu à cet âge là ! Mais il fallait attendre...

Patience et nuits blanches me menèrent un beau jour au diplôme ouvrant droit à l'insigne honneur de faire partie de la « visite » et je vis arriver, à la fois fier et terrifié, le moment tant désiré de mon intronisation solennelle...

Rasé au plus près, les yeux rougis par un sommeil agité, je poussai non sans émotion, les portes battantes de mon premier service.

Seules, les infirmières étaient déjà là.

« Ah c'est toi le nouveau ! Tu es en avance... »

Je suis toujours en avance la première fois, mais il ne faut pas s'y fier. Ensuite, il y a souvent un certain laisser-aller...

« Tu veux un café ? Le médecin ne va pas tarder... »

Elles surent me détendre, et le liquide chaud me dénoua un peu l'estomac.

« Le médecin ? Il n'y en a qu'un ici ? »

« Ben tu sais, c'est déjà un petit service, mais en ce moment le patron est en congrès au Japon et l'interne a eu un accident de voiture hier, alors il n'y a que l'assistant qui sera là aujourd'hui... »

Une visite réduite ! Pas de cortège pour m'accueillir ! quelle déception ! Enfin, avec une ou deux infirmières, on ferait illusion... Soudain, pressé et nerveux, un petit homme sec arriva en tornade : c'était lui le médecin. J'eus à peine le temps de me présenter que déjà il m'entraîna dans le long couloir et entreprit de faire la tournée des malades.

Un bref regard sur les résultats des examens biologiques, un autre sur la courbe de température, quelques coups de stéthoscope, une poignée de main furtive et il passait déjà au patient d'à côté en me résumant le cas d'une formule lapidaire, tandis que j'en étais encore à chercher le dossier précédent dans le chariot... Un véritable ouragan médical ! Il connaissait bien ses patients mais n'avait visiblement pas de temps à perdre.

Pour moi, c'était une initiation à la vitesse de la lumière ! Lorsque nous arrivâmes à l'autre bout du couloir, tout se mélangeait dans ma tête. Si une heure auparavant, j'avais l'impression de ne

rien savoir, à ce moment-là, je savais moins que rien, et le tout bien embrouillé en plus... Mais je n'étais pas encore arrivé au bout de mes surprises.

« Bon, il reste juste deux chambres à voir, je suis déjà en retard pour les consultations externes, alors je te laisse t'en occuper... Ne t'inquiète pas, ce sont des malades chroniques, tu n'as qu'à lire les dossiers et vérifier que tout va bien... Si quelque chose te tracasse, appelle-moi à la consultation. »

Panique à bord ! Branle-bas de combat ! Alerte rouge ! Plan Orsec !... J'étais juste venu pour pousser le chariot et observer, et voilà qu'on me confiait la vie des malades ! C'était trop d'un seul coup... J'avais besoin d'un maître, pas d'une mise à l'épreuve...

« Mais... Mais je ne sais pas faire... Vous faites erreur... C'est mon premier stage... Non, je ne me sens pas prêt... »

« Écoute moi : tu veux devenir médecin, oui ou non ? »

« Ben oui... »

« Alors tu commences tout de suite... Tu en sais déjà suffisamment pour comprendre si c'est grave ou pas... Allez je te laisse, on m'attend en bas... »

Et il me planta là, totalement désemparé par la responsabilité qui m'était échue. Deux chambres, quatre malades... Tout seul, sans filet... Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir leur raconter ? Et puis, ils n'allaient pas me prendre au sérieux avec mon air de poupon égaré... Comment fait-on un examen déjà ? Non, décidément je ne savais rien, j'étais un escroc en blouse blanche, je me haïssais d'être si nul...

Ce fut le sourire compatissant de l'infirmière qui me donna le courage de commencer ma tâche. Aussitôt, je me plongeai studieusement dans la lecture du premier dossier... Maladie de Parkinson... Je connais pas très bien ça, ça commence mal... Hypertension artérielle... Ca je connais... Bonne évolution sous traitement... Et ben tant mieux... J'inspirai un grand coup, ouvris la porte et serrai la main du patient :

« Alors, comment ça va aujourd'hui ? »

Ce n'était pas moi qui parlais. Ce n'était pas possible. Cette voix assurée, ces gestes mesurés et précis de vieux briscard des hôpitaux. Un autre avait pris possession de moi...

Et cet autre savait faire le médecin... Mis en confiance par ce phénomène aussi incroyable qu'inespéré, j'entrepris un examen méthodique du corps qui m'était offert : tremblement des extrémités, rigidité en tuyau de plomb, trouble de la marche...

Effectivement, ce malade souffrait d'un indéniable syndrome parkinsonien, mais j'étais tout étonné de le reconnaître !

« On continue comme ça, je pense que vous pourrez sortir bientôt... »

Les deux malades suivants ne me posèrent pas plus de problème. Une lecture attentive du dossier, un examen soigné et un peu de bon sens suffisaient à rester maître de la situation. Je me surpris même à prescrire mon premier antibiotique pour une infection urinaire, audace

extrême que je n'aurais pas osé imaginer la veille...

Tous ces gestes qui par la suite deviendraient rapidement routiniers, m'émerveillaient au plus haut point en ce jour mémorable. C'était un peu comme l'émotion d'un dépucelement, si vous voulez bien me passer cette métaphore un tantinet osée...

Et encore, tout cela n'était que hors d'oeuvre. Le quatrième et dernier malade dont j'avais la charge allait me fournir le plat de résistance. Ah ! Tu voulais manger de la médecine, et bien empiffre-toi, petit toubib ! C'était bien un chronique, on ne m'avait pas menti là-dessus, l'épaisseur de son dossier en témoignait. Mais les malades les plus chroniques peuvent cacher des poussées aiguës promptes à désarçonner la fraîche assurance d'un apprenti-médecin. Je sentis tout de suite qu'il n'allait pas bien. Angoissé, un peu essoufflé, il se plaignit d'une vague douleur à la poitrine dont je ne retrouvai pas trace dans ses antécédents. Et si c'était une embolie pulmonaire ?

Bonne question !

Il est alité depuis plusieurs jours ce qui est un bon argument...

Pas de signe de phlébite...

Ca ne prouve rien...

Et après, qu'est-ce-qu'il faut faire ?

Je faillis appeler mon chef au secours, mais, je ne sais trop pourquoi, je décidai de me débrouiller sans lui.

Je filai aussitôt en cardiologie et quémantai innocemment quelques précieux conseils que je pris soin de noter pour ne rien oublier : Électrocardiogramme, Gaz du sang, radio du thorax, phlébographie et scintigraphie pulmonaire... Ouf... N'en jetez plus...

Les premiers examens allant plutôt dans le sens de mon diagnostic, je me ruai sur le premier radiologue que je pus dénicher et ne le lâchai plus jusqu'à ce qu'il accepte de prendre mon patient en urgence et sur le champ, malgré sa surcharge de travail et les jurons répulsifs qu'il prodiguait à la cantonade...

Je ne me reconnaissais plus. D'où me venaient ce zèle magnifique et cette superbe assurance qui me faisaient remuer les pesanteurs hospitalières qu'à peine je découvrais ?

Phlébite... Embolie pulmonaire... Tout y était... Bon maintenant le traitement... Un petit détour en cardiologie... Ah oui, c'est ça... Héparine à la seringue électrique et oxygène nasal... Surveillance du temps de coagulation...

« Alors, ça c'est bien passé ? Pas de problème avec les chroniques ? »

Le chef était de retour, plus détendu et presque jovial, enfin libéré de ses interminables consultations.

« Oh, juste Mr T... qui a fait une embolie pulmonaire, mais ça y est, il a eu son bilan et il est traité. »

« Une embolie pulmonaire ? Non, tu plaisantes ? »

Pour preuve, je lui montrai fièrement le dossier et l'emmenai voir le patient.

« Tu vois, le médecin existait déjà en toi, il suffisait d'aller le chercher... »

Je le laissai me congratuler avant d'avouer que mon soudain afflux de connaissances ne devait rien à la génération spontanée mais avait pour origine un cardiologue compréhensif. Il ne retira cependant rien à ses louanges :

« C'est aussi une qualité importante chez un médecin que de connaître ses limites et de savoir à qui demander conseil lorsqu'elles sont dépassées... »

MORALITE

1/ La blouse blanche a un pouvoir thérapeutique.

2/ La blouse à elle seule ne suffit pas, il faut un médecin à l'intérieur.

3/ Est médecin celui qui désire vraiment l'être.

4/ Il est bon de savoir se débrouiller par soi-même le plus tôt possible.

5/ Lorsque les circonstances l'exigent, il n'y a pas de honte à demander conseil à plus expérimenté que soi.

« Le savant n'est pas celui qui fournit les vraies réponses, c'est celui qui pose les vraies questions ».

Claude Levi-Strauss

LA MÈRE DU FACTEUR

Il faisait nuit sur le village. Une nuit calme et silencieuse, comme il en faut pour bien dormir. Cependant, le sommeil se refusait à moi malgré l'heure très tardive, repoussé sans cesse par une indélicate migraine. Un léger abus de boissons fermentées n'était sans doute pas étranger à cette désagréable sensation. Je me sentais pourtant heureux et me remémorais la journée passée : la fête avait été déclarée sur le village par les autorités communales, comme d'autres décrètent le couvre feu ou l'état d'urgence. Et la fête avait secoué le tapis poussiéreux du quotidien. Les femmes s'étaient faites princesses et les hommes chevaliers. L'alcool avait délié les langues et les corsages. Les plus timides avaient battu du pied tandis que les ténors de la danse virevoltaient dans la nuit colorée. Et puis la piste s'était embrasée, les enfants et les ancêtres, les belles et les bossus, les notables et les obscurs, le médecin et le curé, chacun avait offert son corps et son âme aux rythmes fébriles d'un orchestre aviné...

Plus tard, les derniers soubresauts de la fête s'étaient évanouis dans les collines. Les derniers noctambules avaient regagné tant bien que mal leurs maisons... ou celle d'une autre.

A l'heure où la nuit passe le relais à l'aurore, j'allais enfin trouver le sommeil lorsque la porte fut assaillie par une volée de coups de poing. Je me levai à regret et me retrouvai nez à nez avec un grand gaillard plus très jeune, à la mine affolée. Je reconnus le messager du village, l'Hermès des temps modernes : le facteur.

« Docteur venez vite, ma mère est en train de mourir. »

Le message était clair. Mon cerveau embrumé l'était moins et je tentais d'y mettre de l'ordre tout en suivant l'homme jusqu'à sa demeure. Il me mena jusqu'à la chambre de la présumée défunte. Celle-ci agonisait sur un lit dont les boiseries magnifiques offraient un contraste saisissant avec le délabrement manifeste du sommier à ressorts, lequel avait visiblement le même âge canonique que sa propriétaire. La « matriarche » râlait, inconsciente, le souffle rare et le front humide, secouée parfois par d'incohérents mouvements. Son pouls fantomatique et sa tension artérielle inexistante ne laissaient aucun doute quant à la gravité du cas.

Dans ces moments-là, on se dit qu'il faut appeler le docteur, mais quand on est soi-même le docteur, on a personne à appeler, à part peut-être le curé ou les pompes funèbres, mais alors à quoi sert donc le docteur ?...

« Bon, elle meurt. » pensais-je « Là dessus on est tous d'accord ! Mais elle meurt de quoi ? Est-ce une mort curable ou définitive ? »

« Que prend-elle comme médicaments ? »

Le fils ouvrit une superbe armoire en bois massif, garnie de bric et de broc et en sortit un sac en plastique dans lequel je reconnus immédiatement une boîte de Diamicon.

« A t'elle mangé ce soir ? »

« Non Docteur, elle n'a rien mangé de la journée, mais elle a pris ses remèdes. »

Eurêka ! Probablement un coma hypoglycémique. Avec un peu de chance, cette mort ne serait pas forcément incurable. Cerbère n'avait qu'à bien se tenir.

Je préparai en toute hâte une seringue de sérum glucosé concentré et cherchai une veine praticable. Hélas, ses veines étaient si usées, sinueuses et fragiles que je déchantai aussi rapidement que je m'étais emballé...

Mais soudain, un vieux vaisseau noueux, qui avait vu passer deux guerres mondiales, quelques grossesses et des tonnes de globules rouges, se laissa transpercer doucement par mon aiguille et le sucre salvateur se répandit dans son réseau sanguin. Le corps était immobile. Je demandai au facteur de préparer un verre d'eau très sucrée. Je compris à son regard incrédule que sa confiance en moi était plus que limitée et qu'il ne saisissait pas l'intérêt d'une requête aussi futile. Il disparut cependant dans la cuisine, déjà endeuillé.

Lorsqu'il revint quelques instants plus tard, je crus bien qu'il allait tomber apoplectique (parfois un mort peut en cacher un autre). Son visage rouge et bouffi trahissait une surnaturelle stupeur. Il laissa échapper quelques borborygmes incompréhensibles. Sa mère, tranquille trônait fièrement sur son lit et regardait autour d'elle avec étonnement :

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est ce que vous faites dans ma chambre ? »

Le facteur leva les bras vers le ciel, secoua sa tête dans tous les sens et lâcha finalement :

« Ma mère, elle était morte et elle est ressuscitée ! »

Il la toucha, l'embrassa, puis, se sentant une âme thérapeute, la força à ingurgiter le breuvage qu'il avait préparé sur ma demande. Pour l'heure, la vieille dame était sauvée ; la vie de la maisonnée pouvait reprendre son cours tranquille.

A compter de ce jour, les gens du pays me regardèrent d'un autre oeil. L'affaire avait fait le tour du canton. Pensez donc, avec un facteur les nouvelles vont vite ! Désormais, je n'étais plus un simple médecin remplaçant, j'étais presque devenu un faiseur de miracle...

MORALITE

1/ Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, surtout si le médecin est perspicace...

2/ Une mort iatrogène peut passer facilement inaperçue...

« Le bon sens est le concierge de l'esprit : son office est de ne laisser entrer ni sortir les idées suspectes. »

Daniel Stern

L'ENLÈVEMENT DU PAPI

Le timide soleil de mars s'apprêtait à reconquérir l'azur. Déjà lassé par nos contrées, l'hiver avait filé à l'anglaise vers quelque lointain pays, où l'on joue au rugby vêtu de noir et la tête en bas. Une brise suave caressait les premiers bourgeons, imminentes promesses gorgées de verdure. Lorsque les beaux jours arrivent, les gens oublient soudain d'être malade et reprennent provisoirement goût à la vie...

La garde s'annonçait donc tranquille. Je feuilletai sans conviction une revue médicale, lorsque s'approcha le sempiternel camion rouge, inlassable transporteur de malades et de blessés : le véhicule des pompiers. Comme d'habitude, il fit son approche en marche arrière, prêt à décharger sa cargaison de misère humaine...

Ce camion écarlate, c'est un peu la pochette surprise du personnel de garde : que-va-t-il nous amener cette fois ? Un infarctus ? Une fracture ? Un clochard ? Un suicidé ? Un simulateur ? Tout est possible...

A chaque nouvelle rotation, on essaie de deviner. Étrange loterie dont le lot commun s'appelle souffrance. C'est un jeu un peu morbide mais on ne peut plus humain qui fait partie de la routine hospitalière.

Les portes s'ouvrirent, libérant trois gaillards impeccablement vêtus de la tenue réglementaire des pompiers. Ceux-là paraissaient en parfaite santé. Ils débarquèrent un petit papi à l'allure sportive qui ne paraissait pas à l'agonie lui non plus, peut-être un peu ébahi, tout simplement. Je me présentai et lui demandai tout naturellement de quoi il souffrait.

« Mais je vais très bien ! Je ne comprends pas ce que je fais ici... C'est certainement une erreur... Je faisais tranquillement mon footing lorsque ces gens se sont jetés sur moi, m'ont fait monter de force dans leur camion et... Et voilà quoi... C'est un abus de pouvoir, un enlèvement, je veux rentrer chez moi !... »

Je dévisageai le petit vieux. Il avait l'air tout à fait sensé, si ce n'était sa tenue vestimentaire : la trilogie tee-shirt, short, basket, qui paraissait un peu déplacée à son âge.

Intrigué, j'interrogeai les pompiers sur le motif profond de leur intervention : on leur avait signalé ce monsieur comme étant quelqu'un qui perdait les pédales et nécessitait une

hospitalisation en psychiatrie, ou tout au moins, un avis médical éclairé.

Des fous, des déments, des barjots, des délirants, des dépressifs, on en voit défiler des cohortes entières pendant les gardes et on finit par les sentir au prime abord. Mon petit grand-père, je le ressentais comme quelqu'un de sain de corps et d'esprit. Quelque chose m'échappait dans cette histoire. Je me devais d'approfondir ma petite enquête.

Qui avait appelé les vaillants soldats du feu ? C'était ça la question centrale, le noeud du problème, la clé du mystère !

J'appris alors que l'appel initial émanait d'une dame, qui ayant aperçu le vif ancêtre par sa fenêtre, avait trouvé anormal, voire dangereux son comportement. Je téléphonai à la dame en question et l'incroyable vérité assaillit mes oreilles :

« Mais docteur, vous vous rendez compte, il est complètement fou, il court dans la rue en short, au mois de mars, à son âge... Il faut l'enfermer ! »

Ainsi, cette sombre mégère de quartier, à l'âme desséchée, au coeur racorni, à l'oeil envieux et à la langue chargée de médisances, avait voulu faire interner ce brave aïeul aux foulées tranquilles ! Il me fallut toute ma retenue professionnelle pour ne pas la traiter de certains noms d'oiseaux, empruntés au répertoire du capitaine Haddock.

Quant à notre héros, si les pompiers lui proposèrent de le ramener là où ils l'avaient enlevé, il préféra rentrer à pied...

MORALITE

En médecine, toujours revenir aux sources et vérifier soi-même ses sources...

« Doubter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir. »

Henri Poincaré (La science et l'hypothèse)

LE SERPENT DE MER

Vingt heures. L'heure de la soupe pour la plupart des gens ! Pour l'interne de service , c'est le début de la garde de nuit. Pâles copies du soleil, les néons inondaient de leur lumière sauvage le service des urgences. Les néons fonctionnaient d'ailleurs en permanence, car l'architecte inspiré qui avait conçu ces locaux, avait tout simplement oublié d'y prévoir des fenêtres...

Je m'engouffrai dans ce monde clos et saluai joyeusement infirmières, aides soignantes et étudiants de garde. Le sympathique esprit d'équipe qui liait cette petite communauté facilitait grandement la tâche de chacun de ses membres : ce n'est pas parce que l'on côtoie la maladie et l'accident que l'on doit afficher des airs de croque-mort guindé ... Au service des urgences, on alliait professionnalisme et bonne humeur, ce qui n'était pas pour déplaire aux patients ou à leurs familles !

Le temps d'enfiler l'inévitable blouse blanche en sifflotant un vieil air brésilien et j'étais prêt à relever mon prédécesseur qui me présenta rapidement les malades. Ceux-ci avaient tous été examinés, cadrés, « bilantés », traités et attendaient simplement leur transfert dans un autre service. Rien de bien sorcier en perspective.

« Ah, j'allais oublier » ajouta l' interne de jour « il y a aussi monsieur R... qui vient de revenir à l'instant ; il se plaint d'une douleur à la poitrine. Je l'ai déjà examiné il y a deux heures avec l'interne de cardiologie et nous n'avons rien trouvé : l'électrocardiogramme est normal ainsi que la radio du thorax. Nous l'avons donc laissé rentrer chez lui mais voila qu'il repointe le bout de son nez. A toi de voir mais je pense qu'il s'agit plutôt d'un « psy »... Allez, bonne garde et à la prochaine... »

Je me dirigeai sur le champ vers le box de mon présumé « psy » pour en avoir le coeur net. Les jeunes médecins adorent ce genre de défi : débusquer la maladie là où les autres ont échoué. En général, c'est peine perdue et peu à peu, on rentre dans le rang en oubliant ses rêves de Colomb du stéthoscope : la médecine est un art difficile où il faut savoir rester humble.

« Bonsoir monsieur R... »

Je me présentai aussitôt et lui demandai de raconter à nouveau son histoire. Souvent, les

hospitalisés vivent mal le fait d'avoir à répéter leurs malheurs, mais cet homme qui était persuadé qu'on n'avait pas pris son cas au sérieux auparavant, était visiblement soulagé de voir un nouveau médecin.

« C'est une douleur terrible dans le dos, ça m'a pris cet après midi sans prévenir... Qu'est-ce que ça peut bien être, docteur ? Je n'ai jamais été malade moi... Je ne bois pas, je ne fume pas... Qu'est-ce qui m'arrive ? »

Effectivement, je questionnai plus précisément ce jeune quadragénaire sans trouver la moindre piste. Mes collègues étaient peut-être dans le vrai après tout ? Je posai mon stéthoscope sur la poitrine presque glabre. Le coeur pulsait vaillamment : un coup sourd, un coup sec, un coup sourd, un coup sec....

Grosse caisse, caisse claire, grosse caisse, caisse claire...

La samba de la vie vibrait dans ce thorax. Je me plaisais à imaginer un défilé de globules bigarrés qui s'engouffraient dans le boulevard de l'aorte, se séparaient au carrefour des artères pour aller se perdre dans les favellas des capillaires avant de se regrouper à nouveau miraculeusement dans de veineuses ruelles, le souffle court, puis reprendre le circuit en sens inverse, en direction du quartier des poumons où un grand bol d'air allait récompenser tout ce petit monde, brève halte avant le tour suivant...

Toum ta toum ta toum ta...

Bravo les percussionnistes !

Il me sembla alors entendre une flûte de pan, noyée dans le tempo, comme le souffle d'un lointain berger. Mon attention s'était sans doute laissée distraire un court instant par le rythme lancinant. Je me concentrais afin de retrouver une plus docte audition : les flonflons du carnaval disparurent comme par enchantement. Seul demeura le léger souffle du berger, qui en langage médical se transforma aussitôt en « souffle diastolique au foyer aortique » gagnant en force diagnostique ce qu'il avait perdu en puissance poétique. J'étais sur une piste ! Je fis glisser méthodiquement mon stéthoscope autour de la poitrine de mon patient sans y déceler d'autre signe.

L'homme, anxieux, respirait à peine en attendant mon verdict.

Sans mot dire, je pris ses poignets entre mes doigts et palpai patiemment ses pouls radiaux. Du côté droit, on sentait battre une artère bondissante, comme se doit d'être un artère qui fait bien son métier. A gauche par contre, il me sembla avoir affaire à un vaisseau quelque peu paresseux avec des battements mollassons, quoique bien synchrones avec l'orchestre de samba !

La mesure de la tension artérielle me donna un curieux 16/4.

Dans mon cerveau, les danseuses brésiliennes avaient laissé place à une réflexion toute cartésienne. Par acquis de conscience, je pratiquai un nouvel électrocardiogramme, dont le tracé s'avéra aussi innocent qu'une partition de bossa nova...

Mr R... restait en apparence placide, mais je sentais à chaque instant ses lèvres prêtes à

demander :

« alors, docteur, qu'est-ce-que vous en pensez ? »

Mais il attendait stoïquement que je parle le premier. C'est peut-être pour ça que les malades sont souvent appelés les patients...

Lorsque j'eus une idée assez précise du mal qui le tenaillait, je lui déclarai simplement : « Il y a quelque chose d'anormal à l'auscultation de votre coeur, un souffle, il faut faire une échographie pour en avoir le coeur net. »

Cela le rassura plutôt :

« Je le savais bien, les autres n'ont pas voulu me croire, je ne suis pas un douillet moi ! Mais faites le nécessaire, il faut trouver ce que j'ai... »

Je me dirigeai vers le téléphone de la salle de garde et appelai l'interne de cardiologie. L'accueil qu'il me réserva ne fut pas des plus enjoués :

« j'ai déjà examiné le malade dont tu me parles, il n'a rien , même pas un facteur de risque, c'est un anxieux. »

J'argumentai diplomatiquement :

« Lorsque tu l'as vu cet après-midi, il n'avait sans doute rien, mais maintenant le tableau a évolué : en plus de la douleur thoracique, je retrouve un souffle d'insuffisance aortique, des pouls asymétriques et la tension artérielle montre un élargissement de la différentielle. Je n'ai jamais vu de cas de dissection aortique, mais là, c'est presque comme dans les livres... alors si tu pouvais lui faire une échographie pour en avoir le coeur net ?... »

Sa réponse me parut insuffisante, mais le ton suffisant :

« Je vais t'expliquer, la dissection aortique, c'est le serpent de mer de la cardiologie, à force de la chercher là où elle n'est pas, on finit par en voir partout... Tu vois ce que je veux dire ? Bon je te laisse, j'ai du travail. »

Et il raccrocha sans autre amabilité.

« Il me prend pour un bleu. » pensais-je, une capoeira vengeresse sous le crâne.

Je n'avais effectivement pas beaucoup d'expérience, mais j'avais l'intime intuition qu'il se trompait.

Errare humanum est. Perseverare diabolicum.

Le péché d'orgueil est sans doute le pire de tous car il empêche de voir la lumière des évidences. Cet imbécile allait donc envoyer Mr R... à une mort certaine et par la même occasion me priver d'un magnifique diagnostic ? Je décidai de contourner l'obstacle en appelant carrément le responsable du service de cardiologie à son domicile. Comme on dit à Bahia, il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses Saints.

Téméraire entreprise à l'heure du repas vespéral ! Je fus reçu par une volée de bois vert pour avoir osé court-circuiter la procédure officielle :

« Vous n'avez qu'à vous débrouiller avec mon interne, il est là pour ça ! »

« C'est ce que j'ai fait, mais il ne croit pas à mon diagnostic... »

« Pour qui vous prenez-vous ? Il est plus compétent que vous pour juger de ce qui se passe dans un coeur. »

Cette fois, j'explosai :

« Écoutez, on n'est pas là pour faire des concours de compétences. Tout le monde peut se tromper. Tout ce que je sais, c'est que j'ai entre les mains un patient qui est en train de mourir d'une dissection aortique alors qu'il devrait déjà être opéré. Je vous demande de lui faire une échographie pour en avoir la certitude avant de l'envoyer au bloc opératoire. Maintenant, si vous ne venez pas, je demanderai au radiologue de lui faire un scanner, ça prendra juste un peu plus de temps ; et si le scanner confirme mon diagnostic, vous aurez l'air parfaitement idiots, vous et votre apprenti cardiologue. »

Cette fois j'avais tapé dans le mille, il abdiqua :

« Une dissection aortique, dites vous ? Bon j'arrive tout de suite ».

Quelques minutes plus tard, la sonde à ultra sons balayait la poitrine malade. Il ne fallut qu'un bref instant à l'oeil expert du spécialiste pour reconnaître l'image en « double chenal », terme barbare qui caractérise la déchirure de la paroi de l'aorte. Je crus bien que l'interne de cardiologie allait se transformer en statue de sel lorsque son supérieur lança à mon adresse :

« Vous aviez raison, jeune homme, je préviens le chirurgien tout de suite. »

La samba reprit dans ma tête ; mille joueurs de tambour frappaient les peaux tandis que des nuées de danseuses tournoyaient dans mes neurones : rare sensation d'avoir sauvé une vie à la fois de la maladie et des vanités humaines.

Plus une seconde à perdre. Mr R... sur son brancard était déjà en route pour le bloc. Son regard apaisé qui me remerciait en silence valait tous les grands discours et exprimait sa confiance en l'issue de l'intervention.

La vie est une maladie toujours mortelle pour les humains que nous sommes, le médecin n'y peut rien ; mais il a pour rôle d'éviter les faux départs... et de repêcher les serpents de mer !

MORALITE

1/ En médecine comme en toute chose, personne n'est infallible.

2/ Un tableau clinique n'est pas figé dans le temps, mais peut au contraire évoluer rapidement.

3/ Il est important de savoir distinguer un souffle organique d'un souffle fonctionnel avant de déranger un cardiologue...

« Il ne suffit pas de dire : je me suis trompé ; il faut dire comment on s'est trompé, et c'est là précisément ce qui est important ».

Claude Bernard (introduction à l'étude de la médecine expérimentale)

LE MOINE

Quoi de plus magique qu'une sensuelle présence féminine pour transformer en printanière évasion les moments les plus anodins de notre existence ?

Si cet adage se vérifie en toute chose dans la vie courante, il n'est point de raison qu'il ne s'appliquât aussi à la communauté hospitalière.

Combien de malades n'ont-ils pas spéculé sur le mystérieux contenu d'une blouse diaphane ?

Combien de médecins n'ont-ils pas ressenti ce troublant émoi en humant le mystérieux parfum d'une svelte infirmière ?

Sanctuaire de la souffrance et antichambre de la mort, l'hôpital donne à ces fugaces émotions une dimension presque cosmique. Je ne pouvais donc échapper à cet universel phénomène qui en ensorcela plus d'un. Si faible est la chair... qu'à l'esprit commande la matière.

Si la plupart du temps, mes passions restèrent secrètes et mes concupiscences vierges de tout usufuit, le péché d'intention, lui, fut bien présent et faillit une certaine fois me coûter fort cher. La tentation m'apparut dans la salle de garde sous la forme d'une jeune et pulpeuse étudiante dont la fonction était de soulager de certains labeurs l'interne de service qui en échange lui apprendrait les subtilités du métier. L'interne de service, c'était moi...

A sa vue, et pour briller devant elle, j'eus pour prétention de devenir soudain le meilleur médecin du monde connu et même à découvrir !

Elle, consciente des effets produits par sa gracieuse silhouette et son gentil minois sur le regard des hommes, se contentait d'être elle-même et écoutait avec une politesse amusée ponctuée de délicieux sourires, le récit romancé de mes exploits thérapeutiques. Et lorsqu'il m'arriva d'en manquer, j'en inventais encore quelques uns, et des bien glorieux tant qu'à faire, pour que la belle se pâme d'admiration devant l'incomparable valeur médicale de ce héros honteusement méconnu, obscur successeur de Pasteur et de Paracelce : moi.

Elle n'était certainement pas dupe, la jouvencelle, et sentait mon intéressement charnel derrière la façade de l'interne modèle exalté par ses diagnostics salvateurs. Mais, mon langage fleuri et mes contorsions méridionales la faisaient rire. Ce n'était pas prévu, mais c'était déjà ça !

« Femme qui rit est déjà dans ton lit » enseigne la sagesse populaire...

Et je me plaisais à entrevoir quelque issue victorieuse à mes tendres et inavouables projets.

Mais, après la théorie, un peu de pratique médicale s'imposait afin de séduire définitivement la belle apprentie, et fort à propos, une urgence nous échut alors. Celle-ci allait sans doute me permettre de prouver la qualité de mon art et l'étendue de ma science.

Dès que le patient fut convenablement installé en salle de soin, nous nous approchâmes ; j'officialisais solennellement tandis que mon étudiante prenait docilement note sur la feuille d'observation du fruit de mes investigations.

« Alors, tu marques : Patient de 58 ans entrant pour douleur lombo-abdominale intense, apparue brutalement vers 10h. Antécédent d'hypertension artérielle assez sévère traitée par bêta-bloquants... »

Par moments, l'homme se tordait sur le lit d'examen, sans trouver de position qui le soulage. Sa douleur semblait partir des lombes, puis glissait autour des basses côtes et en même temps fusait vers le testicule. Mon patient était en proie à des nausées depuis le matin et avait rendu tout ce qu'il avait tenté d'ingurgiter, médicaments compris.

« Urines rosées... »

Ma collaboratrice notait scrupuleusement tous ces précieux mais peu romantiques renseignements.

Je palpai l'abdomen qui était souple mais ballonné et poursuivis l'examen, tel un indien qui suit une piste grâce à des traces invisibles pour qui ne sait pas les lire. Rien d'autre de notable de toute façon ; pour moi la messe était dite et l'affaire cadrée. Température et tension artérielle flirtaient avec la normale. Pas d'inquiétude à avoir, j'étais sûr de mon coup. Triomphant comme un joueur de poker en veine, je plaçai haut la barre et annonçai la couleur avant même d'avoir l'appui d'examens complémentaires, à l'ancienne, juste avec des mains et une tête. Mon verdict tomba, superbe et sans appel :

« C'est une colique néphrétique. »

Avec ça, la belle, éblouie et subjuguée, ne pourrait que chanter mes louanges et bénir le ciel de lui avoir offert un si brillant initiateur, et charmant en plus...

« Tu en es sûr ? »

Elle résistait donc, ma sceptique étudiante, imprégnée qu'elle était de sa culture scientifique qui apprend à ne croire que ce que l'on voit et à ne voir que ce en quoi l'on croit. Elle résistait, mais elle était ébranlée. En bon matamore, je portai l'estocade :

« Sûr et certain, que je me fasse moine si jamais je me trompe ! »

« Moine ? Là tu prends des risques ! »

Je demandai à l'infirmière de faire une injection calmante à mon malade et expédiai celui-ci en radiologie pour obtenir l'éclatante confirmation de mon magnifique diagnostic. Pendant ce

temps, le triomphe modeste, j'expliquai à ma collaboratrice, les signes directs ou indirects qui révèlent la présence d'un calcul urétéral sur une radiographie de l'abdomen ou une échographie. Des histoires de tuyaux entartrés en somme, de la pure plomberie. Du calcaire dans un conduit, l'urine est bloquée en amont, le bassinnet se dilate ... et ça fait très mal !

La sonnerie du téléphone interrompit mes lumineuses démonstrations. Elle s'empressa de répondre.

« oui ? au bloc opératoire ? Ben ça alors... »

Un petit sourire en coin animait ses lèvres roses à croquer. Elle revint vers moi, moqueuse :

« Pour la colique néphrétique, et bien c'est raté ! Il s'agit en fait d'une rupture d'anévrisme de l'aorte abdominale... C'est le radiologue qui le dit... Le malade est déjà en route pour le bloc opératoire. »

Livide et décontenancé, je m'imaginai déjà en robe de bure sonnante les vêpres et disant mon chapelet. Malicieuse, elle enfonça le clou :

« Le patient, je suis persuadée qu'il va s'en sortir... Quant à toi, je pense que ça va être difficile de te trouver un monastère d'ici ce soir pour honorer ta parole... »

La honte m'accablait, le ciel me tombait sur la tête, j'enviai soudain le sort, infiniment préférable au mien, d'un modeste et rachitique cafard végétant dans les sous-sols sombres et poussiéreux de l'hôpital. Sentant mon immense désarroi, elle me consola : « Allez, ne le prends pas comme ça, c'est pas grave... Après tout, tu as fait ce qu'il fallait en l'envoyant à la radio où on a redressé le diagnostic... Tu as simplement parlé un peu trop vite... une fanfaronnade quoi ! Au fait, est-ce-que ce n'était pas pour me draguer par hasard ? »

Je jurai mes grands Dieux que non.

Julio Iglésias avait bien raison : Les femmes sont décidément beaucoup plus fortes que nous, pauvres hommes...

« Non ? Ce n'était pas pour me draguer ? C'est dommage, parce que si ça avait été le cas, on aurait pu se voir demain... Mais après l'hôpital, pas pendant ! Il ne faut pas mélanger les genres !... En attendant, si on essayait de comprendre pourquoi tu t'es trompé ? Ce serait la meilleure leçon que tu puisses m'apprendre. »

J'avais déjà reçu la mienne et retrouvai ma lucidité :

« La tension !... »

« Comment ça la tension ? Elle était normale. »

« c'est justement ça qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille : une tension artérielle normale chez un sujet hypertendu et qui en plus a vomi ses médicaments, aurait dû me faire suspecter un saignement interne... J'ai négligé ce petit détail. »

« Hou la la... C'est bien compliqué la médecine, même ce qui est normal peut devenir anormal selon les circonstances... »

« C'est bien pour ça que c'est un art, et pas une science comme on le pense trop souvent. »

Ouf ! J'avais réussi une sortie digne et pleine de sagesse. Mais que la leçon avait été rude !...
J'étais passé à deux doigts d'une ascétique vie monacale !...

MORALITE

1/ Emettre un diagnostic à la légère peut avoir de facheuses conséquences...

2/ Les syndromes douloureux abdominaux peuvent parfois revêtir des aspects trompeurs.

3/ Lorsqu'un élément du tableau clinique ne cadre pas avec le diagnostic retenu, il vaut mieux revoir le diagnostic plutôt que d'occulter cet élément.

« Il est bon d'être charitable ; mais envers qui ? C'est là le point ».

La Fontaine (Le villageois et le serpent)

LE CLOCHARD

« Au revoir madame ! »

« Au revoir docteur ! »

Je laissai partir ma patiente, désormais rassurée : les excès des fêtes de Noël n'ayant pas modifié « son cholestérol », elle pouvait se préparer gaillardement à affronter les ripailles de la saint Sylvestre. Des effluves de dinde aux marrons semblaient accompagner sa démarche ménagère vers quelque gourmand foyer.

« La personne suivante s'il vous plaît... », m'entendis-je dire machinalement en pénétrant dans la salle d'attente.

A défaut d'odeur de petit plat, il y régnait un fumet bien peu engageant. Deux femmes hésitèrent, un homme se leva et me suivit, entraînant dans son sillage les molécules de la pestilence. Je le fis asseoir. Cette douceâtre puanteur, ce mélange de sécrétions humaines fermentées et de mauvais vin, ne m'étaient pas inconnus. Elles m'avaient été familières à l'époque où j'assurais les gardes au service des urgences. Mais dans l'atmosphère moquettée de ce coquet cabinet, je trouvai ces remugles pour le moins incongrus. Je ne pus retenir une ironique entrée en la matière :

« Quel bon vent vous amène ? »

« Et bien voilà docteur... Je voudrais d'abord vous dire une chose importante : contrairement aux apparences, je ne suis pas un clochard... »

Tout en l'écoutant, je jetai un regard discret sur ses vêtements. Ses hardes dépareillées et élimées semblaient contredire son propos.

« C'est pour moi une grande honte que de me présenter à vous dans cet état. Je ne peux plus me coiffer ni me raser... C'est à cause de mon traitement qui rend les poils hypersensibles. Je sors d'un an d'hôpital docteur. »

Sa barbe en friche et ses cheveux en jachère confirmèrent cette fois ses dires au sujet de son système pileux mais je me demandai à quel mystérieux traitement il pouvait bien faire allusion. Cependant je le laissai continuer.

« Je suis barman de métier. J'ai beaucoup travaillé, mais la vie n'a pas été tendre avec moi... »

Il entreprit alors le récit de son existence : une longue diatribe colorée mais dans un français impeccable, ponctuée de théâtrales lamentations à l'encontre de son éthylique destinée. La boisson avait ruiné sa carrière, sa santé et sa famille. Sa femme l'avait quitté avec ses enfants, ses amis avaient pris la poudre d'escampette et il avait peu à peu connu une lente mais inexorable chute vers la déchéance morale et sociale.

« ô alcool, quand tu nous tiens !.. On en arrive à boire pour oublier qu'on boit... »

En quoi pouvais-je alléger son fardeau ? Où voulait-il en venir ? Le récit de ses malheurs avait fait vibrer ma corde sensible comme une harpe compatissante, mais quelque chose me gênait chez ce pittoresque personnage.

Je ressentais l'étrange impression d'avoir déjà vécu une scène identique quelque part dans mon passé ! Les mêmes mots pathétiques, les mêmes phrases enflammées, les mêmes accents vibrants à en faire pleurer un légionnaire... A moins que ce ne fût encore un tour de ma débordante imagination ! Mais cette odeur !...

Le sens de l'odorat, lui ne passe pas par l'imaginaire. Il s'infiltré au plus profond de notre cerveau pour y débusquer madeleines ... ou miasmes d'antan. Soudain, je n'eus plus de doute : je reconnaissais cet homme qui m'avait servi exactement les mêmes boniments quelques années auparavant au cours d'un remplacement dans une autre ville, et m'avait « emprunté » quelque argent dont mon portefeuille portait encore le deuil... Mais les errants finissent toujours par se rencontrer : le médecin nomade et le vagabond « escroc » étaient de nouveau face à face.

Cependant, je ne pipais mot de ma découverte et le laissais finir son discours en souriant intérieurement. Comme je l'avais deviné, l'homme me demanda bientôt de lui prêter une petite somme d'argent, jurant ses grands dieux qu'il en était couvert de honte.

« C'est la première fois de ma vie que j'en suis réduit à pareille extrémité, docteur, mais j'attends un mandat et je vous rembourserai dans trois jours... »

Il connaissait bien son rôle et n'avait pas changé un mot du texte ! Ce monsieur maîtrisait l'art de jouer à « l'attrape-toubib » et en avait visiblement fait profession. Il avait préféré, et on le comprend aisément, faire la manche dans les cabinets que dans la rue. Ce sympathique clochard s'était en quelque sorte spécialisé dans le médical...

« Je crois qu'on se connaît... » lançai-je d'un air énigmatique.

Et devant son regard ahuri, je sortis l'argent qu'il avait appelé de ses vœux, en précisant toutefois :

« Il se trouve que c'est exactement la somme que vous me devez, je vous en fais cadeau, vous me remboursez tout de suite... et nous sommes quittes ! »

Le bonhomme sourit, beau joueur, et s'en alla empester d'autres salles d'attente...

MORALITE

1/ Si vous le rencontrez, rappelez le à mon bon souvenir...

2/ Il ne fait pas un métier facile, donnez lui quand même quelque chose la première fois...

3/ N'oubliez pas de désodoriser le cabinet...

« Il y a des circonstances où le mensonge est le plus saint des devoirs. »

E. Labiche (Les vivacités du capitaine Tic)

L'ENVOYE DE SAINTE RITA

Que de lacets ! Une vraie godasse de montagne ! Virage à droite, virage à gauche, les pneus hurlent, le moteur halète, la tôle vibre, le siège transpire. On croirait assister à un authentique rallye... Mais non ! C'est juste l'épicier ambulancier qui passe au volant de sa camionnette gorgée de goûteuses denrées. Une gourmande caverne d'Ali Baba montée sur roues, qui sillonne les routes départementales jusqu'aux plus humbles villages, dessert de fantomatiques hameaux, et s'enfonce en d'improbables lieux-dits oubliés des géographes.

Lorsque l'exode rural a privé la campagne de ses ultimes échoppes, les populations souvent âgées et sans moyen de locomotion ont trouvé leur salut dans ces étonnantes estafettes. Si le client râleur maugrée, pour la forme, devant les prix assez élevés, il bénéficie de l'avantage princier d'être servi devant chez lui chaque jour de l'année, qu'il pleuve ou qu'il vente, avec une ponctualité digne d'un chef de gare. L'épicier donc, mais aussi le boulanger et le boucher, chacun y va de sa tournée quotidienne. Ah ! J'allais en oublier un : le médecin. Il ne passe, lui, qu'une fois par semaine, sauf urgence, mais son arrivée est toujours un petit événement.

Une ferveur presque mystique gagne les habitants lorsque sa voiture se gare sur la placette. Oubliés, les plats qui mijotent et les tricots qui se démaillent, on s'approche du docteur et en le saluant, on se remémore quelque opportun petit tourment que l'homme de l'art devra démêler.

Ce jour-là, les gens du hameau étaient plongés en plein désarroi. Onze heures passées et à l'horizon, toujours pas de médecin, lui qui arrivait toujours à dix heures tapantes depuis des lustres. On s'inquiétait déjà en invoquant la méchante route, mitée par les nids de poules et les racines exubérantes, dont la réfection était considérée comme très urgente par l'administration depuis bientôt un demi siècle... Une automobile se pointa enfin, apaisant la rumeur.

« Tiens, il a changé de voiture ?... »

« Mais on dirait qu'il a changé de tête aussi !... Un sacré coup de jeune !... »

Je m'extirpai prestement du véhicule et lançai à la cantonade :

« Bonjour, je suis le remplaçant du docteur T... Excusez moi pour le retard, c'est ma première

tournée par ici, je me suis un peu perdu en chemin... Bon, si quelqu'un a besoin de moi, je suis là... »

Silence de cathédrale.

« Et il revient quand, le docteur ? »

« Oh, il reviendra à la fin de l'été, lorsqu'il aura terminé ses vacances... »

« A la fin de l'été ? Mais c'est loin ça... Et vous, vous êtes aussi docteur ?... Vous êtes sûr ? »

Quel enthousiasme, quel accueil chaleureux ! Avec ma chemisette et mon short beige, j'aurai pu à la rigueur passer pour un botaniste de brousse égaré, mais de là à me prétendre médecin...

« Oui, je suis médecin et c'est pour cela que je suis ici, juste au cas où... Enfin, si personne n'est malade, tant mieux... Bon... Je ne vais pas vous déranger plus longtemps... »

Ce n'est quand même pas de ma faute si j'ai la tête d'un adolescent en poussée d'acné. J'aurais peut-être dû me laisser pousser la moustache... Non, ça me donne des airs de gitan, c'est encore pire... Et qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder les jambes ? Ah... J'ai compris, ils n'ont jamais vu un médecin en short... Mais avec cette chaleur, impossible de supporter un pantalon... Penaud et blessé, je m'apprêtais à rebrousser chemin lorsqu'une voix se fit un peu plus amicale :

« Moi, docteur... Je ne me sens pas très bien depuis quelques jours, pouvez-vous me visiter ? »

Je m'engouffrai, sans demander mon reste, dans la réconfortante fraîcheur de la demeure où l'on m'invitait enfin. Une vieille femme, sombre comme le deuil, me fit asseoir à sa table de cuisine. J'ouvris ma mallette et exhibai ostensiblement mon attirail, stéthoscope autour du cou, afin d'authentifier définitivement par ces objets magiques, ma noble fonction honteusement affublée du doute. Ainsi mise en confiance, la maîtresse de maison était désormais prête à devenir ma patiente. Comme il est d'usage en pareille circonstance, je la questionnai innocemment sur son état de santé. Prudente, elle me livra d'abord quelques vagues et anodines misères mais trouva sans doute mon oreille attentive bien à son goût. Cela déclencha illico presto une tempête de lamentations, maux divers, moultes agonies et décès imminents...

Après avoir failli être privé de malades, voilà qu'on me servait toutes les maladies en une seule. Elle avait mal partout, la pauvre vieille. Aux os, aux muscles, au coeur, aux poumons, aux intestins, à l'estomac, aux yeux, à la langue, à la tête.... Alouette...

Évidemment, à l'examen je ne décelai guère que des cicatrices d'opérations anciennes. Rien de concluant en tout cas. Elle me tendit finalement une feuille de papier un peu froissée, qui se révéla être son habituelle ordonnance, renouvelée au fil des mois depuis des temps immémoriaux. Une bonne quinzaine de noms de médicaments s'y entassaient pêle-mêle. Il y en avait pour tous les goûts : des gélules rouges, des pastilles blanches, des poudres roses, des comprimés marrons, des gouttes vertes des sirops incolores...

Aucun de ses remèdes en tout cas ne me parut vital ou indispensable, mais le tout mélangé

devait produire en son organisme usé des réactions tellement complexes qu'un prix Nobel de chimie organique y aurait perdu son latin. D'un point de vue strictement médical, la sagesse commandait de tout arrêter et de voir venir...

D'un point de vue psychologique, les choses n'étaient pas si simples. C'est qu'on s'y attache à ses petits poisons quotidiens, si joliment colorés. On force un peu la main du médecin de famille qui au fil des ans finit par se laisser amadouer et renouvelle machinalement l'ordonnance pour éviter une longue joute verbale à l'issue incertaine. J'imaginai déjà le vibrant concert de protestations :

« Stopper le traitement ! ? ?... Mais vous n'y pensez pas, j'en ai besoin moi... Vous voulez me faire mourir, espèce de charlatan... C'est le retour du docteur Petiot... »

Une histoire à se faire lyncher sans sommation. Goudron et plumes à volonté... Non merci. Très peu pour moi... Il fallait utiliser un stratagème, une vieille ruse de Sioux.

« Vous êtes allergique à un des médicaments. Vous risquez de faire un choc anaphylactique ou un oedème de Quinke à tout moment. »

« Comme avec les piqûres de guêpes ?... Mon Dieu, mais c'est terrible ça. Et il n'y a rien à faire ? »

« Si, il faut arrêter ce remède tout de suite. »

« Mais arrêtez le donc, et vite... »

« C'est que je ne sais pas lequel c'est... On pourrait faire des tests à l'hôpital, mais ça prendrait des mois... En fait, il faudrait tous les stopper pour ne pas se tromper... » « Stoppons tout, docteur, pas de risque inutile... »

L'affaire était entendue ! Je rédigeai fictivement la plus belle des ordonnances : une page superbement vierge. Je lui fis promettre de me tenir au courant par téléphone en cas de problème et pris congé.

Une semaine s'écoula jusqu'à la tournée suivante. Incorrigible retardataire, j'arrivai enfin au hameau, annoncé par les aboiements paresseux de quelques chiens à la race incertaine. Mais j'étais cette fois attendu. Ma malade trépignait sur la place et se rua sur moi, comme un chercheur d'or sur sa concession. Elle se mit à crier :

« C'est lui... C'est lui qui m'a guérie... Il est l'envoyé de Sainte Rita, patronne des causes désespérées... »

Rassuré, je compris que mon ordonnance avait été d'une efficacité redoutable...

Les gens du cru, conquis, me toisaient avec respect malgré mon apparence juvénile et mes pantalons non réglementaires.

Souvent, il est bon d'agir simplement.

MORALITE

Arrêter un traitement médicamenteux peut être un acte thérapeutique de grande efficacité...

« On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même, après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner. »

Marcel Proust (Du côté de chez Swann)

AU PAYS DES MOUSTIQUES

Le pire ennemi de l'homme n'est pas plus gros qu'une rognure d'ongle volante. Un minuscule et perfide aéroplane qui se déplace en escadrille sournoise au service des forces insomniantes. Satanés moustiques ! Il faut les entendre investir la chambre en douceur, leurs murmures à peine perceptibles dans le souffle vespéral. Le rythme de leur danse aérienne se rapproche inexorablement mais sans hâte comme pour signifier à la victime :

« De toute façon, on t'aura tôt ou tard et on est pas pressés... »

On en serait presque à souhaiter qu'ils piquent tout de suite, tous ensemble, pour être tranquille après, et se gratter la couenne de soulagement en attendant un sommeil boursoufflé. Mais ils tournent et virent, s'affairent en un interminable rituel, frôlent tranquillement l'oreille et viennent narguer le tympan à quelques centimètres. On claque des mains pour se défouler, au jugé.

« Encore raté ! Mais c'est gentil à toi d'applaudir... »

Ce maudit moustique est aussi un as du looping, maître en acrobaties aériennes. Alors on abdique, résigné comme un bagnard cerné par la chiourme, et on laisse l'insecte vampiriser goulûment sa ration de sang frais.

« J'en ai laissé un peu pour les copines, allez, bonne nuit quand même... »

S'il est exact que le moustique, immémorial emmerdeur des nocturnes humaines, sévit sous toutes les latitudes, j'en sais une race caraïbéenne qui se distingue par sa particulière férocité. Était-ce par mimétisme que les anciennes peuplades de ces îles pratiquaient l'anthropophagie ? Je laisserai aux ethnologues le soin de résoudre cette énigme. Toujours est-il que ces fameux moustiques, trouvant ma peau septentrionale bien à leur goût, se donnèrent le mot dès mon arrivée dans ce petit hôpital insulaire, perché à flan de volcan. L'hallali dura une bonne semaine. Sept nuits d'insomnie et de prurit sauvage dans ma chambre d'interne. Une race terrible je vous dis, de vrais guerriers du ciel, cuirassés à la mode des scorpions, plus tenaces que des orties, plus vénéneux que des méduses et voraces comme des piranhas. Non contents de transformer ma peau en douloureuse passoire, ces mutants prenaient un malin plaisir à résister à tous les insecticides connus. Bombes d'aérosols et diffuseurs électriques les

laissaient ricaner impunément, tandis que la citronnelle, parfum à la mode, semblait très prisée par les belles de leur espèce. Elles n'avaient plus alors qu'à venir planter leurs dards au travers du drap, dérisoire rempart, et à ponctionner un peu d'hémoglobine qu'elles donneraient en becquée à leur progéniture.

Fatigué de servir de blédine à des larves d'insectes, je tempêtais contre moi même d'avoir choisi cette contrée anémiant et luttai au corps à corps jusqu'aux aurores, pour gagner avec le jour naissant un éphémère et frêle sursis.

Et puis, un certain soir, alors que j'étais à deux doigts de devenir un loqueteux tropical, les petits monstres cessèrent soudainement de m'importuner sans que j'en connusse la raison.

Étaient-ils morts d'indigestion ? Avaient-ils trouvé une nouvelle peau plus appétissante ?

S'étaient-ils, sous l'influence de Gandhi réincarné en criquet, convertis à la non violence ?...

Libéré de la malédiction des moustiques, je m'abandonnai au sommeil réparateur, espérant recouvrer bientôt forme humaine.... Mais il était sans doute écrit que je ne m'en tirerai pas à si bon compte ! A peine installé au pays des songes, je sentis mon bras secoué sans ménagement :

« Réveillez vous, monsieur le docteur... Venez vite... Il y a un malade qui va très mal...Un delirium tremens... C'est un alcoolique invertébré... »

« Hum... S'il est déjà invertébré, il n'y a plus grand chose à faire. Enfin, j'arrive quand même... »

« J'ai prié pour lui, monsieur le docteur, mais ça n'a pas suffi... »

Je suivis, à moitié somnambule, la vieille infirmière. Une vraie figure de mamma africaine, aussi noire qu'un mineur de Germinal et grasse à en faire pâlir de jalousie une oie du Périgord. Une imposante croix de bois sautillait sur sa poitrine dont on devinait l'inutile opulence sous une austère blouse beige. A l'évidence, elle appartenait au dernier carré d'infirmières formées à l'école des bonnes soeurs, celles qu'on ne rencontre plus guère que dans les films d'avant-guerre. Après les moustiques, j'avais droit à la mante religieuse...

Pour sûr, le malade en question n'allait pas bien du tout. Il était même déjà inconscient, ce pauvre créole sans âge, emporté par un sommeil forcé. Non pas un roupillon paisible qui fait oublier l'implacable réalité, mais un de ces comas agités de rêves terribles. Un vrai nid à cauchemars, jonché de créatures hideuses et malfaisantes, comme les neurones assoiffés de mauvais rhum savent en inventer. Ce pèlerin-là devait consommer sans vergogne son litre quotidien depuis belle lurette et souffrir du manque d'alcool au moindre verre renversé. Lorsque le gosier trop commande, le cerveau est mis à l'amende...

« Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur le docteur ? Ca fait trois jours qu'il est là et jusqu'à cette nuit, ça se passait plutôt bien avec les perfusions... »

Monsieur le docteur ne pensait pas, il auscultait, toutes oreilles à l'affût, un lointain bruissement d'alvéoles.

« Le poumon droit respire très mal, on va l'emmener passer une radio... Il commence à être cyanosé, on dirait... Vous avez une bonbonne d'oxygène pour le transport ?... » « Bien sûr... Je la lui mets tout de suite... Euh... Excusez moi de vous poser cette question, monsieur le docteur, mais vous vous grattez toujours comme ça... ? »

J'avais gardé le tic ! La trêve des moustiques était si récente que mes doigts devenus automates, cavalaient toujours, comme pour conjurer une nouvelle attaque.

« Euh... Non... Ca va passer, ne vous inquiétez pas... »

« Vous n'auriez pas attrapé des puces au moins ?... Il y a des malades qui en ont, vous savez... »
Des puces, il ne manquait plus que ça !

Alors que nous brancardions l'infortuné picoleur, je sentis peser sur ma nuque un soupçon qui décupla mes démangeaisons.

« Rassurez vous, ce sont simplement des piqûres de moustiques... »

Nous arrivâmes ainsi au modeste pavillon de radiologie où somnolait un manipulateur désœuvré. Il eut droit, lui aussi, à un réveil en fanfare. La nonne s'y entendait pour faire lever illico les mécréants !

« Lève toi, fainéant, ou j'appelle le « quinboiseur » qui te jettera un sort... »

Effrayé, le dormeur se mit au travail dare-dare et me tendit bientôt un cliché des plus soignés. Tout devint clair :

« Poumon blanc... Il s'est vomi dans les bronches... »

A peine arrivés en salle d'urgence, j'intubai le malheureux, et augmentai sa ration d'oxygène.

« Voilà une bonne chose de faite... Mais j'ai bien peur que ça ne suffise pas... Enfin, tant que les pupilles sont réactives, il y a de l'espoir... »

Comme pour confirmer mes appréhensions, le malade s'abîma aussitôt dans un spasme inquiétant et cessa tout bonnement de respirer. Le scope s'affola quelques secondes plus tard.

Tut... Tut... Tut.Tut... Tuuuuuuuuuut... Tracé plat...

Le coeur s'était mis en grève.

« Aïe, aïe, aïe... Un arrêt cardio-respiratoire... »

Je tambourinaï quelques rudes coups de poing sur sa poitrine silencieuse. Sans succès. Pas la moindre pulsation à l'horizon.

Tuuuuuuuuuuut...

Lancinante trompette.

« Bon... Il faut masser... »

Tandis que le technicien de la radio s'affairait à ventiler les poumons en manque d'air, j'accouplai les paumes de mes mains au niveau du sternum et poussai en cadence pour remplacer le coeur défaillant. Une fois, deux fois, dix fois, cent fois... Un vrai sport d'endurance... Je me tournai finalement vers l'infirmière :

« Mettez lui un flacon de bicarbonates, s'il vous plaît... Et préparez moi un milligramme

d'adrénaline... »

« Voilà, monsieur le docteur... Au moins, vous ne vous grattez plus quand vous êtes bien occupé, c'est déjà ça... »

J'injectai moi-même le contenu de la seringue, espérant une réaction encourageante... Rien... Autant pisser dans un violon...

« Encore de l'adrénaline s'il vous plaît... Merci... On persiste et on y croit... Mum... Mais... Mais on dirait bien qu'il repart... »

Miracle ! Vive la réanimation !

Tut... Tut... Tut...

« C'est bien ça, il est reparti... C'est que c'est costaud ce genre d'arsouille... L'alcool, ça conserve aussi bien que le formol... »

Plus fier qu'Artaban, je congratulai ma petite équipe.

« Pourvu que ça dure, monsieur le docteur... »

S'il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer, l'expérience enseigne qu'il ne faut pas non plus crier victoire trop tôt et j'allai constater une fois de plus que la médecine est souvent faite d'éphémères succès.

Tut... Tut... Tuuuuuuuuuuuuuut...

« Aïe... ça recommence... »

« Si Dieu veut vraiment le rappeler à lui, on ne peut rien y faire, monsieur le docteur... » « Ah, vous ça suffit avec vos « Monsieur le docteur » par ci et vos « bondieuseries » par là... On est dans un hôpital ici, pas chez Don Camillo... »

Je repris vigoureusement mon massage cardiaque, bien décidé à soustraire l'ivrogne à l'administration de Saint Pierre, ne serait-ce que pour démontrer à l'impertinente, la supériorité de l'eau glucosée sur l'eau bénite... Combien de temps dura ce sauvetage héroïque ? Combien de fois fût franchi le pont qui va de vie à trépas ? En nage, je m'obstinais à refuser cette mort, bien après que ma science médicale eût atteint ses limites. L'accepter eût marqué mon front du sceau de l'infamant échec. Je ne voulais pas voir ces pupilles dilatées depuis... depuis quand déjà ?...

« Adrénaline, s'il vous plaît... »

Je n'obtins pour toute réponse qu'un murmure dans mon dos, une sorte de chant grégorien. Comme je me retournai, j'aperçus l'infirmière, à genoux et mains jointes, qui priait tout haut, improvisant au rythme de mes contorsions ses mélopées pour l'âme du quasi-défunt. Une antique bible en cuir, garnie d'images pieuses gisait sur le sol, près de la croix de bois qu'elle avait ôté de son cou.

Pris de colère, je faillis hurler à nouveau mon ordre, mais ma voix s'étrangla. Après tout, elle n'avait sans doute pas tort, cette grenouille de bénitier. Ce que je m'épuisais à sauver depuis un moment, c'était seulement ma vanité de jeune médecin... Il ne me restait plus qu'à avoir l'air de

contrôler la situation :

« Bon, c'est foutu, on arrête tout... »

« Monsieur le docteur, vous êtes un bon docteur. Vous avez fait tout ce qu'il fallait. Mais lorsque Dieu a décidé de reprendre quelqu'un près de lui, toute la science du meilleur médecin du monde ne peut rien y faire... Quand je vous ai appelé, je savais déjà que l'homme allait mourir, mais, il fallait bien que vous fassiez votre métier... »

« Mais comment pouviez-vous savoir qu'il allait mourir ? »

« Ce sont des choses qui ne s'expliquent pas...Un peu comme ces moustiques qui piquent certaines personnes et pas d'autres...Ces choses-là, on les sent... Ou on ne les sent pas... C'est peut-être la foi qui permet de voir ça, à moins que ce ne soit tout simplement l'âge... Vous verrez dans quelques années, monsieur le docteur... »

MORALITE

1/ Toujours se méfier des moustiques.

2/ Une réanimation bien menée peut sauver une vie.

3/ Une réanimation bien conduite peut aussi échouer et il faut alors savoir s'arrêter sans culpabiliser car...

4/ La mort est l'aboutissement inévitable de toute vie.

« La plus belle chose que nous puissions éprouver, c'est le côté mystérieux de la vie. C'est le sentiment profond qui se trouve au berceau de l'art et de la science véritable. »

A. Einstein (Comment je vois le monde).

LA CÉSARIENNE DE NOËL

Décembre sous les tropiques ! Cocotiers enguirlandés, pères Noëls en pagne rouge et pastorales bananières.... Chacun se forge ses images d'Épinal : l'imaginaire est le plus grand des voyages. Souvent, celui qui est sur le départ a déjà des souvenirs plus immenses encore que celui qui revient du bout du monde. Quant à celui qui n'a jamais voyagé, il détient tant de vérités qu'il peut en être dangereux...

Juste avant Noël, le hasard des affectations m'avait métamorphosé en gynécologue tropical, accoucheur de créoles... Un monde peuplé uniquement de femmes : les unes étaient sages, les autres étaient patientes. Un véritable harem médical où quelque eunuque égaré aurait sans peine trouvé vocation... Fort heureusement, les mâles médecins du service avaient été autorisés à conserver leurs attributs et déambulaient impunément parmi les créatures du gynécée.

Ah ! les heureux hommes ! Profession enviée entre toutes au sein de la gent masculine, le métier de gynécologue a fait fantasmer plus d'un moustachu. Ce sauf-conduit permanent vers l'intimité de nos compagnes lui autorise voyeurisme et attouchements, qui conduiraient au tribunal n'importe lequel des humains ordinaires.

Et bien, Messieurs les envieux, laissez-moi vous annoncer que la réalité est toute autre !

Le singulier raccourci qui conduit le médecin jusqu'aux endroits les plus secrets de ces dames, lui ôte tout le charme que revêtiraient les mêmes gestes en d'autres circonstances. Sans choix, sans séduction, sans manoeuvres d'approche, sans mystère, sans initiale pudeur, point de désir ! Bien au contraire, ce lot quotidien de nudités en enfilade pousserait vers l'ascèse le plus libidineux des libertins...

Mais mis à part ce petit inconvénient, le métier est passionnant et fort gratifiant car en consacrant jour après jour la victoire de la vie, il ouvre la voie aux avenir.

Et parmi les multitudes d'avenir possibles, un futur inéluctable approchait : la fête de Noël. Comme sur le vieux et froid continent, les rues s'illuminaient, les boutiques se fardaient, les emplettes allaient bon train, et les enfants, qui ne perdaient pas le sud, dictaient leurs ultimes doléances. Dans les cases, d'étranges végétaux, dont les ornements scintillants et

bariolés rappelaient les parures des anciennes courtisanes, avaient élu domicile en place d'honneur.

Un bananier de Noël ? Un cocotier ? Un palmier ? Un bougainvillier ? Un flamboyant ?

Rien de tout cela ! Un curieux cyclone avait dû visiter les Alpes avant de traverser l'océan : c'étaient bel et bien des sapins qui avaient envahi les foyers tropicaux ! Chacun avait mis son point d'honneur à respecter la séculaire tradition du conifère.

A la même période, d'étranges personnages déambulaient sur les trottoirs moites, faisant la joie des marmots et des photographes : suant, toussant, suffoquant dans leur rouge manteau et leur barbe cotonneuse, d'authentiques copies du Père Noël semblaient tout droit sorties d'un sauna scandinave. Le Père Noël avait sans doute rencontré le Père Ubu chez un grossiste en jouets....

Enfin, s'en suivit un honnête repas de réveillon bien arrosé, nostalgie oblige, de vins blancs et rouges venus de France. Lorsque de jeunes médecins se retrouvent à table le soir de Noël, en chemisette et pantalon court, les narines inondées d'océanes vapeurs, sur un des confettis de l'ex-Empire colonial, de quoi parlent-ils ?

Mais de médecine bien sûr !...

Et ce n'est pas forcément par vice. Heureusement nos compagnes veillaient au grain et détournèrent habilement le cap de la liturgie médicale vers une religion.... plus universelle. Elles nous vantèrent, avec l'assurance d'un guide touristique, la beauté insoupçonnée des chants sacrés créoles qui retentiraient bientôt dans l'église toute proche. Leur courageuse tentative essuya d'abord un tir nourri de mécréantes plaisanteries, réminiscence d'un proche passé de carabin :

« Jésus est donc né sous les tropiques ? »

« Ainsi, la vierge Marie aurait été fécondée dans l'oeil d'un cyclone ?... »

Mais leur féminine ténacité eut bientôt raison de notre humour potache.

« Et si on allait à la messe de minuit ? »

Leurs patientes manoeuvres de séduction nous avaient convaincus (certains mots ont un sens caché étonnant).

« Dépêchons-nous, il est moins le quart ! »

Le temps de tirer une dernière bouffée sur un imposant cigare de la Havane, nous étions prêts à partir. C'est alors que la sonnerie du téléphone retentit, déchirant l'insouciant euphorie du départ imminent. Chez un être humain ordinaire, un appel téléphonique est un événement banal. Mais chez un médecin, ce son est jusqu'à preuve du contraire synonyme d'urgence. A tout moment, on peut le tirer de son lit, de son film, de son rêve, de sa charlotte aux fraises. Il ne s'appartient plus. Il est serviteur et l'urgence est sa maîtresse. Majordome de la santé, il doit répondre à toute heure de son existence à cette voix nasillarde qui court entre les pylônes pour lui rappeler que son métier passera toujours avant son intimité.

Mon collègue regarda d'un air désespéré le funeste appareil qui sonnait toujours et allait selon

toute vraisemblance compromettre notre soirée.

« Dire que j'en ai encore pour trente-cinq ans avant d'avoir un Noël tranquille ! Et puis je ne suis pas en état de travailler après un repas pareil... »

Il était cependant d'astreinte ce jour-là et se dérober était impossible. Il décrocha le combiné.

« Une césarienne en urgence ? Mais on n'a pas idée d'accoucher à un moment pareil ! Et puis quand on ne sait pas accoucher, on ne se fait pas mettre en cloques ! Est-ce que je fais des gosses moi ? Elle mériterait que je lui ligature les trompes celle-là... »

Dans les moments d'emportement, les mots dépassent souvent la pensée...

Je proposai à mon camarade de l'accompagner ; à deux ce serait plus facile. Pendant ce temps, nos compagnes iraient bel et bien à la messe de minuit... Et nous raconteraient plus tard leur soirée.

En quelques minutes, nous arrivâmes dans l'enceinte de l'hôpital, et courûmes vers le bloc opératoire. Aux oubliettes la messe de minuit, nous étions soudain redevenus médecins. En un tour de main, nous étions désinfectés, gantés, calottés et vêtus de cette drôle de parure verte qui fait ressembler les chirurgiens à des êtres venus d'ailleurs alors qu'ils ne sont que de simples intra-terrestres comme vous et moi. Tandis que nous nous préparions à assurer l'aide opératoire, l'obstétricien s'impatientait au chevet de sa patiente :

« Dépêchez-vous les gars, ça chauffe dans ce ventre. »

Lui aussi avait dû interrompre sa soirée, quitter sa famille ou ses amis, abandonner de gastronomiques senteurs pour rejoindre cette salle imprégnée d'antiseptiques.

Une jeune femme souffrait sous ses champs stériles et dans ses entrailles, un petit être tentait vainement de venir au monde. Tout avait pourtant laissé présager un accouchement sans histoire que la présence d'une sage-femme expérimentée aurait suffi à accompagner. On ne pouvait décemment pas reprocher à cette pauvre fille de ne pas avoir été prévoyante. Mais, le subtil mécanisme qui propulse ordinairement le petit d'homme de l'océan amniotique vers nos gazeuses contrées, s'était malencontreusement enrayé.

A l'instar du petit « Tambour » qui ne voulait pas grandir, avions-nous affaire à un jeune rebelle récusant sa propre naissance ? A une humaine chrysalide refusant sa première mue ?

Il n'appartient pas au médecin d'entrer dans ces considérations. De l'enfant, il ne perçoit que les battements de son cœur ; message dérisoire mais tragique pour qui sait déchiffrer cet appel au secours. Les brutales accélérations de ce minuscule organe trahissaient la souffrance de tout son corps. Le délicieux cocon de la gestation était devenu une terrible geôle. On ne pouvait sauver ce prisonnier que par effraction. Déjà le scalpel, guidé par une main adroite, creusait le chemin de la liberté. Nous tenions vaillamment les écarteurs, propositions opportunément compresses et instruments ; rôles ingrats mais indispensables qui permettent au chirurgien d'oeuvrer à son aise. Bientôt apparut l'utérus, le centre des entrailles, la caverne sacrée de

l'enfantement.

Au dehors, les cloches se mirent à résonner dans la cité tranquille, suivies aussitôt par une volée de « Joyeux Noël ». Affairés comme nous l'étions, nous avions presque oublié...

« Joyeux Noël » s'écria le chirurgien, en pratiquant son ultime incision.

Le petit être apparut, immobile, encore aquatique.

« C'est un extra-uterrestre ! »

A ces mots l'enfant cria, non qu'il n'appréciât pas cette élégante boutade, mais il venait simplement d'apprendre à respirer et paraissait y prendre goût. Au loin, on entendait les fameux chants créoles qui s'échappaient de l'église comme pour saluer notre nouveau-né :

« Il est né le divin enfant... »

MORALITE

1/ La naissance d'un enfant est toujours un évènement.

2/ Les jours d'astreinte, il vaut mieux éviter les repas trop arrosés, on ne sait jamais...

«Borné dans sa nature, infini dans ses vœux, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Lamartine, (Premières méditations poétiques)

LE BLUES DE L'OBÈSE

« Bienvenue mon cher confrère ! »

Il m'attendait sur le pas de la porte, ce cher confrère, et il m'invita à visiter ce qui allait devenir mon lieu de travail pendant quelques jours. J'entrai sans méfiance.

Une repoussante odeur de tabac froid m'agressa les narines et la gorge, comme un invisible scorpion. J'eus un mouvement de recul. Fumeur moi-même, j'étais rarement incommodé par le tabac. Mais là !... Un véritable désastre odorifère !

« Faudra s'habituer... » pensais-je « Je suis chez le docteur Gainsbourg ! »

Mon regard enveloppa le lieu : celui-ci était bien à l'image de ses émanations gazeuses. Les murs étaient tapissés d'une moquette marron hors d'âge, qui donnait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un cigare bon marché. La pièce, déjà minuscule, paraissait encore rétrécie par cette couleur célébrant le culte du mauvais goût.

« Faudra supporter », pensai-je.

Fiches, journaux et revues s'amoncelaient à tel point que la table d'examen était à peine visible entre ces étals de papier. Un antique spéculum trônait sur une étagère, tel le bec d'un canard égaré chez un brocanteur. En rajoutant quelques épices et un peu d'encens, on se serait cru dans une échoppe orientale !

Ne m'étais-je point trompé d'adresse ?

Que nenni ! C'était bien dans ce « souk embitumé » que j'allais pratiquer la science de Gallien...

« Faudra composer » Pensai-je.

Il alluma une cigarette.

« Tu as déjà remplacé ? » demanda-t'il dans un cyclone de volutes bleutées.

« Oui, évidemment... » répondis-je sûr de moi, et j'ajoutai en mon for intérieur :

« mais jamais dans un cigare... »

« Bon alors tu connais le système, ça va aller vite. »

Il remua quelque peu son fourbi embrumé pour m'aider à localiser les éléments essentiels : le fichier des patients, les formulaires administratifs, la trousse d'urgence et la caisse.

« Tu sais, ici c'est un cabinet un peu spécial... »

J'avais cru remarquer effectivement !

« Ah bon ? Pourquoi ? »

« Je fais beaucoup de régimes amaigrissants, il y a une forte demande dans ce marché... Tu t'y connais un peu là dedans ? »

« Je n'y connais pas grand chose. » dus-je avouer, un peu inquiet.

Il me tendit des feuillets détaillant quelques régimes types.

« Maintenant tu t'y connais, tu n'as qu'à suivre ce qui est indiqué là dessus. C'est facile non ? »

Il écrasa son mégot dans un cendrier pléthorique. Ce genre de médecine ne m'enchantait guère mais il était trop tard pour reculer.

« Je crois qu'on s'est tout dit. Alors bon travail et n'oublie pas de fermer le cabinet quand tu t'en vas... Ah, un dernier détail. Tu fumes ? »

« Malheureusement oui. »

« Alors évite de fumer pendant les consultations, les clients n'aiment pas trop ça... Il faut un peu de discipline dans un cabinet médical... Allez salut ! »

Brumeux Aladin quittant sa lampe, une partie de la tabagie s'éclipsa avec ce fumeux médecin.

Promu gardien de ce temple nicotinique, je me plongeais sans enthousiasme dans la lecture de miraculeuses recettes amincissantes. Je ne pus m'empêcher de philosopher sur le sujet : à force d'assimiler le bonheur à une trilogie de mensurations idéales, d'aucuns en oublient souvent de faire fondre l'indolente graisse qui empèse leur âme. Mais ceci est une autre affaire...

Des patients qui défilèrent au cabinet cette semaine là, je n'en garde qu'un souvenir confus et gélatineux : l'aiguille mouvante d'une balance essoufflée, le mètre souple enrubanné autour de molles chairs implorantes, la chasse aux sucreries sauvages, l'apologie des légumes bouillis et autres aliments de substitution, inventions de l'obèse Amérique toujours prompte à exporter ses propres aberrations.

Apôtre de la religion gourmande et des plaisirs du palais, j'officialisais là à contre nature, risquant l'excommunication devant Bacchus si d'aventure j'étais dénoncé pour ce blasphème.

« La malepeste soit de ce fieffé charlatan » aurait sans doute écrit Molière en son temps ! En mal de rédemption, j'implorais le Saint Patron des toubibs de m'envoyer quelque héroïque médecine à prodiguer, quelque cas désespérément insoluble que mon patient art réanimatoire ramènerait aux douceurs de la vie, effaçant ainsi l'ignominie de mon inqualifiable trahison.

Preuve irréfutable de l'efficacité de cette incantation au saint homme en blanc, je fus exhaussé au delà de mes espérances et sur le champ : un appel en ville. Sans doute un beau malade en perspective, pas un triste mangeur de brocolis à l'eau minérale. Ainsi revigoré et aidé d'un plan de la ville, j'arrivai gaiement jusqu'à la demeure de Mr B...

Je sonnai.

La porte s'ouvrit révélant le maître des lieux : une créature informe et bouffie, rouge

comme le cul d'un macaque, soufflante comme autrefois les locomotives à vapeur, vint m'accueillir sans autre cérémonie. Il avait fêté depuis longtemps son premier quintal et filait irrémédiablement vers le second. J'étais bel et bien cerné par les obèses ; la malédiction m'avait suivie jusque dans les méandres des rues moites. Il patinait vers son canapé, l'énorme personnage. Les quelques mètres qu'il avait à franchir lui coûtaient autant qu'un marathon à un frêle éthiopien. Des pieds de maïs couchés par la mousson lui tenaient lieu de chevelure. Plus il suintait ses mille sueurs, plus sa graisse semblait se concentrer, flasque et irrémédiable. Il s'affala enfin, débordant du sofa et m'invita du geste à en faire autant. Son souffle lui revint péniblement après une violente quinte de toux :

« Je ne me sens pas très bien en ce moment, je crois que j'ai de la fièvre. »

La voix rauque et absente trahissait une immense lassitude. Les forces qui peinaient déjà à mouvoir son adipeux fardeau au quotidien devenaient insuffisantes dès qu'une inopportune infection venait à perturber ce fragile équilibre. Son front était brûlant. Perdu dans les tréfonds de sa graisse, quelque foyer microbien devait narguer ses pesants leucocytes.

Mais où chercher ? Mis à part la bouche, le reste ne m'était guère accessible. J'auscultai et palpai pour la forme, sachant bien que la masse me tairait ses souffrances internes. La tension artérielle par contre se faisait ostensiblement menaçante. Pour sur, le diabète devait mijoter quelque tour de cochon par derrière pour corser le tout.

Prudent et sachant la difficulté de soigner un tel malade en sa demeure, je proposai une hospitalisation. Que n'avais-je pas dit là ! La réponse fusa à la manière d'un missile, vive et explosive, comme s'il avait soudain récupéré toute son énergie :

« Il n'en est pas question, je reste chez moi et si je dois crever, je crèverais dans ma maison. L'hôpital, j'ai suffisamment donné, merci bien ! »

Net et sans équivoque... Si je comprenais et respectais sa ferme attitude, j'étais quand même bien embarrassé par la gravité du cas qui m'était échu. Dure rédemption... Antibiotique, antipyrétique, antihypertenseur... Un défilé « d'antis » envahit mon ordonnance. Je vérifiai plusieurs fois les doses qui m'avaient parues monstrueuses de prime abord. Une voisine compatissante qui approvisionnait Mr B... en denrées essentielles se chargea de ramener les médicaments tandis que j'appelai une infirmière pour les précieux prélèvements de sang et d'urine.

« Ne commencez à prendre l'antibiotique qu'après la prise de sang, sinon ça fausse les résultats. Allez, bonne nuit quand même. »

Je revis mon patient matin et soir pendant cette martiale semaine. J'étais à vrai dire inquiet ! Loin de s'améliorer, il semblait habité par une fébrile torpeur dont il ne s'extirpait que lorsque je prononçais le mot tabou : hôpital. Il en aurait pourtant eu besoin de cette usine à soins ce gigantesque malade. Comme je l'avais subodoré, le diabète, funeste compagnon de l'obésité, s'était mis de la partie, attisé qu'il était par les braises de l'infection... qui elle-même puisait

pitance à la boutique du diabète. Infernal cercle vicieux. Et la tension artérielle emballée, s'en venait prêter main forte au malfaisant duo. J'eus beau ajouter un second médicament contre l'hypertension, jongler tant bien que mal avec les doses d'insuline et les antibiotiques en perfusion, selon les résultats des analyses, la maladie gagnait du terrain chaque jour.

Mr B... las et résigné avait décidé de se laisser mourir, fatigué qu'il était par son interminable course contre la graisse, épuisé par les kilos, tarabudé par l'arthrose, dégoûté par les régimes, trahi par ses poumons, lâché par ses artères...

Quand on entre en obésité, on pénètre toute l'encyclopédie médicale ou presque. Il occupait nuit et jour mes pensées, ce quasi moribond. Qu'aurais-je pu faire de plus ? J'étais arrivé au bout de ma science. Un suicide lent en quelque sorte dont j'étais promu bien malgré moi maître de cérémonie. L'hospitaliser de force ? Je ne pouvais m'y résoudre. Le cinquième jour, je sentis sonner la retraite médicale.

« Et bien, puisqu'il ne veut pas m'aider à le faire vivre, qu'il meure donc ce Gargantua d'opérette, ce sac à glucose, cette montagne de foie gras, ce bibendum poisseux, ce Barrabas à la noix, je m'en lave les mains. »

Après tout, Ponce Pilate s'en était bien lavé les mains aussi en son temps, sans que cela nuise à sa carrière. Joignant le geste à l'intention, je me dirigeai vers la salle de bain pour symboliser ma nouvelle politique. Mais tout à mon excitation, je me trompai sans doute de porte et pénétraï inopinément dans une pièce inconnue.

Un véritable repaire de guitares que cette caverne là ! Et des belles ! Toute une panoplie en ornait les murs. Me saisissant de l'une d'elles, je grattai quelques accords à la volée. Inespéré moment de détente, je me laissai aller à arpéger, tout doucement d'abord, comme un gosse qui a trouvé un jouet défendu, puis avec une farouche ardeur. Délicieux monde de la musique... Oubliées les adipeuses contraintes de mon encombrant client. « Vous êtes musicien, docteur ? » Sa voix, soudaine et vigoureuse me surprit en pleine exaltation harmonique. L'instrument toujours en main, je le rejoignis aussitôt, plutôt amusé par la situation.

« Drôle de médecin... » doit-il se dire maintenant...

« Vous avez bon goût, vous avez choisi la meilleure, une Favino de 1947. Vous voulez bien m'en passer une autre je vous prie ? »

Le personnage râleur et thanatophile s'était métamorphosé en gentleman charmant et affable. Il se révéla être un excellent guitariste de jazz. Le jazz était sa salutaire passion, le lien avec le monde sans douleur.

« All the things you are, tu connais ? »

Les musiciens ont le tutoiement facile.

« Allons-y ! »

Tous boudinés qu'étaient ses doigts, ils glissaient sur le manche avec la grâce d'une danseuse et la précision d'un équilibriste. Tantôt sauvages, tantôt nostalgiques, les notes de son chorus

révélaient un être d'une infinie sensibilité, miraculeusement vivant. Ni gros ni gras ni malade, mais urgemment vivant. Après avoir transcendé « Something like bags » du grand Wes Montgomery, ses yeux pétillaient de sereine malice. Nous restâmes un bon moment à chatouiller les cordes en une incroyable improvisation thérapeutique. « C'est le blues de l'obèse ! » rigola-t-il finalement.

Et il ajouta :

« C'est bien joli tout ça, mais je crois qu'il est temps que j'aille à l'hôpital, je t'ai assez emmerdé comme ça. Mais il faudra qu'on se revoie pour faire le boeuf quand je serais guéri !...»

MORALITE

1/ L'adhésion au traitement est subordonnée à une relation de confiance entre malade et médecin.

2/ La confiance peut arriver lorsqu'on ne l'attend pas.

3/ La musique a parfois un effet thérapeutique étonnant.

4/ Rassurez vous, il est utile mais non indispensable d'être musicien pour pratiquer la médecine...

« L'humanité serait depuis longtemps heureuse si tout le génie que les hommes mettent à réparer leurs bêtises, ils l'employaient à ne pas les commettre. »

G-B Shaw

L'OREILLE DU CRÉOLE

En ce temps-là, j'étais apprenti-radiologue. Le don de voir à l'intérieur des corps m'avait été offert, comme à une diseuse de bonne aventure celui de prédire l'avenir. Fasciné par ces fantomatiques images, j'en usais à foison, pensant sans doute y déceler quelque secret de vie. Je ne savais pas encore que l'âme ne se voit ni à l'oeil nu, ni aux rayons X, mais seulement avec le coeur...

Et je plongeais mes pupilles impatientes au travers de forêts de clichés éclairés par un lumineux négatoscope. Photographe des intérieurs, voyeur de viscères, je traquais la lésion tel Tartarin de Tarascon pistant le lion de l'Atlas. Feuilletant sans fin un étrange album de famille, je vivais en noir et blanc dans une contrée habitée par des hordes de poumons portant le voile, des tribus de crânes cabossés, des légions de fémurs sans tête, des artères en déveine, des armées de reins calculateurs et de merdeux intestins à déboucher...

Sans que j'en puisse dire la raison, j'aimais bien les reins, esthétiquement parlant. J'appréciais la finesse des images que lui conférait le nécessaire produit de contraste. J'avais rapidement remarqué qu'il n'existe pas deux reins identiques au monde, tout comme les empreintes digitales. Chaque rein a sa forme propre, sa position particulière, sa texture, son délicat réseau interne et ses calices jusqu'à la lie. Souvent présenté comme un simple fabricant d'urine, industriel mais sans génie, on néglige à tort la forte personnalité qui se dégage des nobles tissus. L'évolution l'a relégué au rang de simple organe, mais il a sans doute été autrefois une espèce à part entière avec des reins mâles et femelles folâtrant librement dans la mère nature...

Ceux qui demeurent sceptiques peuvent invoquer, et je ne leur en voudrais pas, un excès de radiations iatrogènes dont auraient été victimes mes pauvres neurones...

Je maniais aussi la sonde de l'échographe ; glissant sur son lit de gel elle dévoilait de scintillants secrets internes. Ici, un foie imbibé de rhum, là, une vésicule caillouteuse, au loin, les concrétions d'un pancréas baignant dans un lac d'ascite, plus bas, une prostate engorgée... Et toujours un rein, photogénique à souhait. Toujours cette obsession pour les néphrons. Les ultrasons ne sont pourtant pas nocifs m'a-t-on certifié... Quant au scanner, fabuleux défricheur

d'entrailles, oeil inquisiteur à l'infaillible faisceau, bathyscaphe de nos chairs abyssales, il est sans conteste empereur au pays des rayons. Habile charcutier de l'imagerie, il découpe le corps en fines rondelles, de l'orteil jusqu'au cou... tout en le laissant entier à son habitant. Et la tête me direz-vous ? Mais c'est justement là qu'il excelle ! A débusquer la plus infime esquille dans le complexe massif osseux, à dévoiler tel un « paparazzi » inspiré le fidèle portrait de l'organe à pensées...

Je vais donc vous conter une petite histoire de scanner, de scanner tropical même, pour en épicer la saveur. Je me revois encore chevauchant ma fidèle moto qui pétaradait sur la grande route au bord de l'océan menaçant, fendant les gouttes d'eau tiède qui s'échappaient des bas nuages, risquant la glissade à chaque virage un peu trop attaqué. Un scanner en urgence. Traumatisme crânien avec otoragie.

Interrompant un lascif début de week-end, je regagnai l'hôpital que j'avais quitté quelques heures auparavant. Ce sont les aléas de l'astreinte : on est chez soi, tranquille comme un chat paresseux, ou même ailleurs chez des amis, au cinéma ou au restaurant, qu'importe puisque les lignes téléphoniques s'y rendent aussi, on revient à la vie civile, celle où le temps n'est pas compté, et puis soudain c'est l'appel, la médecine qui vous happe à nouveau, qui vous rend important et indispensable à la bonne marche du monde.

J'arrivais humide au service de radiologie, ôtais mon casque et enfilait ma blouse. Le manipulateur était déjà sur place, préparant la machine comme un mécanicien zélé. A la manière des moteurs diesel, ces engins-là ont besoin de chauffer un peu avant de donner leurs pleines capacités. Peu après, notre client pointa le bout de son nez, et en SAMU s'il vous plaît, avec chauffeur, médecin et infirmier. Sans doute quelque hôte d'importance aux lésions méritoires, qui fut installé promptement mais en douceur dans le tomodensitomètre. Le médecin qui l'accompagnait ne m'apprit guère de nouvelles sur ce patient : accident de la voie publique, traumatisme crânien sans perte de connaissance mais avec une otoragie laissant suspecter une fracture du rocher, cet os massif qui réside en général dans la région de l'oreille.

Ce blessé était transféré d'un petit hôpital de campagne où il avait été initialement admis. Dans ces cas-là, on craint une lésion cérébrale ou méningée, d'où la célérité de nos investigations. Le patient, un créole tranquille comme Baptiste, paraissait totalement indifférent à notre besogne et aux bruits futuristes des rotors en révolution. Il attendait, comme tous les patients, flatté sans doute qu'on s'intéresse soudain autant à sa modeste personne, lui le miséreux, habitué qu'il était à ne recevoir que les miettes du monde moderne. Sa tête maintenue par des sangles, recevait d'invisibles et précises particules de rayons X. Par devant, par derrière, par dessus, par dessous, tout autour ; aucun angle qui ne fut impossible à atteindre ... La machine ronronnait puis crissait à chaque nouveau cliché, habilement domptée par le technicien tandis que j'indiquais les plans de coupe appropriés. Ainsi, nous passâmes au crible rocher, méninges, et cerveau avec l'oeil suspicieux d'un enquêteur du quai des orfèvres en

mission spéciale.

« Pas de lésion osseuse... Le labyrinthe est OK... Tympan et osselets : RAS ... Absence de lésion décelable au niveau du parenchyme cérébral et des noyaux gris centraux... Aucun signe en faveur d'une hémorragie méningée... »

En proie au doute, je vérifiai une seconde puis une troisième fois mes clichés sans y découvrir la moindre piste. D'où pouvait bien provenir ce sang qui s'échappait de l'oreille en un léger filet écarlate ? Rien à tirer du scanner dus-je admettre.

J'allai donc interroger moi-même le principal intéressé. Tandis qu'on le libérait de ses liens avec la machine, je l'engageai à me raconter les circonstances de son accident.

« Oté, mi gagne pas coz francé, moin... »

Raté ! Ce brave gars, issu du petit peuple des ouvriers agricoles, ne parlait pas un traître mot de la langue de Voltaire. Mes connaissances en créole étant à peine moins rudimentaires, le dialogue aurait sans doute été voué à l'échec sans l'intervention d'un infirmier polyglotte qui maîtrisait opportunément les deux langues :

« Il dit qu'il a été renversé par une voiture en traversant la route, que sa tête a heurté le sol, mais que ça ne lui a pas fait très mal... c'était un petit accident... »

En effet, l'homme ne paraissait pas traumatisé par son aventure. Bien au contraire, il semblait même amusé par notre acharnement pour une si banale affaire :

« Les gaulois sont bien compliqués » devait-il penser.

Mais, docile, il répondait de son mieux aux questions que je lui faisais poser.

« Non, il n'a pas perdu connaissance, mais des amis lui ont conseillé de venir quand même à l'hôpital au cas où... Là, il a attendu deux heures dans la salle d'attente avant qu'on vienne s'occuper de lui... »

« Est-ce qu'il saignait déjà de l'oreille au moment de l'accident ? »

« Non, il dit qu'il s'est mis à saigner à l'hôpital... »

« A l'hôpital ? Mais qu'est ce qui s'est passé à l'hôpital ? »

L'infirmier traduisit ma question et lorsqu'il eut compris la réponse, il fut pris d'un fou-rire tel que je dus attendre qu'il se calme un peu :

« Il dit ...ouh, c'est trop drôle... Il dit qu'il s'ennuyait dans la salle d'attente parce que personne ne venait s'occuper de lui... Ouh... alors pour passer le temps il a d'abord regardé les affiches sur les murs... »

« Je ne vois pas ce que ça a de drôle. »

« Attends, docteur, attends... Au bout d'un certain temps, il s'est ennuyé à nouveau, alors il a commencé à se percer des boutons pour passer le temps... Ouh... Et finalement, il s'est percé un bouton dans l'oreille avec un cure-dent et c'est ça qui a saigné ; rien à voir avec l'accident, mais quand le médecin s'est enfin occupé de lui, en voyant ce sang, il a voulu tout de suite l'envoyer au scanner ... Elle est excellente non ? »

Je ne pus m'empêcher de rire à mon tour :

« Excellente en effet... Dire qu'on a mobilisé l'équipe du SAMU et l'équipe de la radio, deux médecins, un chauffeur, un infirmier, un technicien scanner... tout ça pour un bouton dans l'oreille... C'est à mourir de rire... »

Le médecin du SAMU, un peu gêné quand même tenta de se dédouaner :

« Tout ça, c'est la faute de l'interne qui l'a vu à l'hôpital, il n'avait qu'à l'examiner mieux. »

Je n'étais pas tout à fait d'accord :

« Mais mon vieux, même s'il est inexcusable, toi aussi tu es fautif, tu aurais pu le faire avant de le transporter. Et moi, ce n'est pas parce que je suis radiologue que je n'aurais pas dû l'interroger avant de faire mes clichés, on est médecins oui ou non ? »

Il dut convenir que j'avais sans doute raison :

« C'est vrai, on est médecin, et pas transporteur ou photographe comme on aurait tendance à le croire... bon, finalement ce n'est pas bien grave, il n'y a pas mort d'homme... Je ne sais pas combien l'hôpital va facturer tout ça, mais ça doit faire cher le bouton pressé... »

MORALITE

Un interrogatoire et un examen clinique bien conduits permettent d'éviter des examens complémentaires souvent inutiles, parfois dangereux et toujours coûteux...

« En pleine angoisse, ne perds jamais l'espoir, car la moelle la plus exquise est dans l'os le plus dur. »

Hafiz (Les Ghazels)

LE CAMION RENVERSE

Je travaillais dur dans ce cabinet rural. Entre les visites du matin et les consultations l'après-midi, il fallait trouver un moment pour s'occuper des convalescents de la maison de repos, manger en vitesse et repartir soulager les antiques tracasseries des pensionnaires de la maison de retraite, tout en espérant qu'une urgence inopportune ne vienne pas perturber le fil ténu de mon fragile emploi du temps. Lever aux aurores, coucher... quand sera venu le temps. Telle était ma devise.

Et encore, l'activité chute toujours avec l'arrivée d'un remplaçant, certains patients très attachés à leur thérapeute préférant attendre son retour plutôt que de confier leurs petits et gros malheurs à un inconnu fraîchement débarqué. Cela se comprend et se respecte. En la circonstance, ce classique phénomène de désaffection m'était certainement salutaire : je ne voyais pas comment accueillir des malades supplémentaires tant que les autorités de tutelle limiteraient le nombre d'heures journalières à vingt-quatre. Le titulaire du poste devait être quelque surhomme venu d'ailleurs...

J'acceptais volontiers ce défi pour quelques semaines, tout en sachant qu'à longueur d'année ce rythme me serait impossible à tenir sans l'aide de quelque drogue stimulante. Un coup à se payer l'infarctus avant l'âge... Pas pour moi... Ma nature tranquille reprendrait ses droits dès que possible.

En attendant la quille, je me multipliais tant bien que mal et assurai mon service dans la bonne humeur, avalant des kilomètres de routes forestières chaque matin, écoutant mille doléances l'après-midi, gonflant sans relâche le brassard à tension jusqu'à en garder la main tétanisée sur la poire.

Sans doute, je ne dus pas trop mal m'en sortir car nombre de patients demandèrent après moi par la suite et je fus chaleureusement accueilli lorsque, quelques mois plus tard, on fit à nouveau appel à moi. On a beau aimer la bohème, chaque fois que l'ancre du bateau ivre s'accroche quelque part, on donne le meilleur de soi même et on s'attache un peu à ces gens rencontrés au bord du voyage.

Beaucoup d'étrangers aussi, assoiffés de soleil provençal, venaient se ressourcer aux charmes de l'arrière-pays avant de s'en retourner en leurs nuageuses contrées. Quelques

conversations anglaises, propos germaniques ou accents de Hollande, résonnaient souvent dans la salle d'attente, offrant à la bâtisse la prestige d'un cabinet européen. L'Europe enfin réalisée par la grâce d'une simple épidémie de gastro-entérite ! Et dire que politiciens et technocrates planchent sur le sujet depuis des décennies ! Il faudrait profiter de ces occasions pour leur donner quelques tuyaux...

L'Europe du Nord en migration saisonnière, ça vous met de l'animation au pays de Pagnol et de Giono. Il en est même certains qui, ensorcelés, oublient de rentrer chez eux, adoptent l'accent du midi et font leur nid sur place. Goethe et Shakespeare côtoyant Mistral !...

Quant aux Belges, fort sympathiques au demeurant, ils n'en ratent pas une ! Était-ce pour renouveler la source d'inspiration des innombrables plaisanteries qui circulent à leur sujet que ce brave Wallon se sacrifia ? Un simple accident me certifia-t-il... Toujours est-il qu'il se coinça l'oreille en fermant la portière de sa voiture et vint me prier de réparer son organe tuméfié et fendu en deux... ça ne s'invente pas...

« Je vous jure que je n'ai pas fait exprès, une fois, je dois avoir les oreilles trop grosses pour mon auto, hein... »

« Après ça, ne venez pas dire qu'on invente des histoires sur vous, la réalité dépasse la fiction... »

Je recousis mon Jumbo tandis que nous plaisantions ensemble de sa mésaventure. « N'oubliez pas de prendre l'antibiotique pour éviter l'infection du cartilage... et roulez plutôt à vélo ! »

Je le raccompagnai vers la sortie, traversant une salle d'attente comble, lorsque la secrétaire m'appela :

« Je vais faire patienter tous ces gens, vous avez un appel des pompiers... un camion qui s'est renversé sur la départementale, vous ne pouvez pas le louper. »

J'avais oublié ! Parmi mes multiples autres fonctions, j'étais aussi médecin des pompiers. L'urgence primant sur tout le reste, je m'excusai rapidement pour le contretemps, laissant à la secrétaire expérimentée le soin de calmer les plus impatients patients.

Gyrophare allumé, je filais à tombeau ouvert sur l'étroite bande de bitume. Grisé par la vitesse et le souffle des restanques, j'aperçus rapidement le théâtre de l'accident, déjà quadrillé et balisé par les soldats du feu. Ayant peu d'expérience de ce genre d'intervention sur le terrain, j'adoptai une contenance décidée et volontaire afin de masquer ma propre angoisse : l'énorme poids-lourd gisait misérable dans le fossé, les roues désormais inutiles pointées vers la cime des collines, la cabine défoncée et méconnaissable. Un géant de la route, un seigneur de l'asphalte, fauché comme un lapin de garenne au sortir d'un virage. Monstre d'acier immobile et dérisoire, la carcasse humiliée retenait prisonnier son malheureux chauffeur.

« Il est vivant ? » demandai-je éberlué.

« Il est vivant, sinon on ne vous aurait pas dérangé...Mais il est un peu... disons coincé quoi... ça va pas être facile pour le visiter, c'est moi qui vous le dis... mais comme la désincarcération

risque de durer un bon moment, il vaut mieux que vous le voyiez de suite, en l'état, si j'ose m'exprimer ainsi... Des fois qu'il lui arrive malheur entre temps... »

Les pompiers stoppèrent leurs tentatives de découpage pour me laisser passer. J'escaladai le talus pour atteindre une fenêtre accessible. Il était là, vivant et fataliste, tâché de sang et enrobé de tolles déchirées, dans un indescriptible fatras métallique, au plus profond de sa pitoyable cabine. Un vrai tableau d'art « supraréaliste » de l'école « néocataclismique ». L'apocalypse selon Saint... Saint qui au fait ? Saint Jean, saint Paul, je ne savais plus très bien... Enfin, si leurs prières inspirées pouvaient aider à sortir ce malheureux, ce ne serait pas de trop !...

« Ca va ? Je suis le médecin... »

« On fait aller... Je crois que j'ai la jambe cassée... De toute façon, je ne peux pas bouger dans ce carcan... Ce serait beau si je m'en tirais à si bon compte, non ? On se croirait presque à Sarajevo ou à Beyrouth ici... Enfin, je dis ça mais je ne suis jamais allé visiter ces pays de rêve... Tiens, si je m'en sors, je pars en vacance à Kaboul, c'est décidé... »

Il plaisantait pour se donner du courage tandis que je tentais de descendre le rejoindre. Tête la première et pieds vers le ciel, était la seule position praticable pour l'atteindre. A la manière d'un spéléologue, je me faufilai en glissant dans l'étroit conduit, la trousse d'urgence me précédant à bout de bras. Excellente thérapie pour ma claustrophobie...

A force de contorsions, mes doigts parvinrent à s'approcher suffisamment pour réaliser un semblant d'examen quelque peu surréaliste. C'est une lacune de la faculté que de ne point nous entraîner à ce genre de gymnastique...

« Ca fait plaisir de se retrouver à deux ! »

Pour tromper sa douleur, il ironisait toujours, le vaillant routier. C'est en cet étrange équipage que j'effectuai le travail le plus acrobatique de ma carrière : pouls, tension, pupilles, ventre, colonne vertébrale, membres... Tout fut fait comme il se doit. A la guerre comme à la guerre.

« Alors, résumons nous : fracture du fémur droit et peut-être aussi d'une vertèbre lombaire, plus suspicion d'hémorragie abdominale... Hum... il va falloir le remplir rapidement. »

Loin d'être un as en la matière, je dégottai par bonheur une veine facile et perfusai à grandes eaux un soluté macromoléculaire.

« Je vais m'en sortir ? »

« J'espère bien, en tout cas on fait tout pour ça... Maintenant, on va découper cette satanée tôle pour vous tirer de là... »

Et moi de refluer comme une courtilière vers la sortie, tiré par les pieds, tenant dans une main le précieux flacon pour le maintenir en hauteur. Un accouchement par le siège en quelque sorte... Dès que j'eus rejoint mon accoucheur, dans la vive lumière des garrigues, les pompiers se remirent à l'oeuvre, taillant, sciant, découpant dans l'amas de métal. Une course contre la montre dans le hurlement des machines. Je changeai le ballon de perfusion, déjà vide. Chaque minute paraît alors une éternité, chaque seconde qui s'écoule peut conduire au miracle

ou à la catastrophe.

Tout absorbé que j'étais à ma besogne, je n'avais pas encore aperçu la maréchaussée qui s'efforçait de canaliser un soudain afflux de véhicules de passage et de piétons du voisinage accourus pour bader la scène. C'est fou comme chacun d'entre nous, si affairé à cacher son malheur, peut accourir avec une curiosité proche de la délectation tant qu'il s'agit du drame d'autrui.

Un reality-show en direct ! Quelle aubaine ! Sans payer la redevance !

Ainsi, les catastrophes seraient bien réelles, échappant au contrôle du petit écran ?

Quand même pas. Sûr, la télé régionale va en parler mais on l'aura su avant, c'est ça la vraie vie ! Avant la télé, vous vous rendez compte !

Badauds et campeurs tenaient fermement leurs avant-postes d'information, refaisant le monde à grands coups de « y'a qu'à » et de « faudrait »... Ce faisant, les pompiers, proches du but, amenaient déjà cette magique civière orange qui vous moule si bien un corps, qu'on croirait qu'elle n'a été conçue que pour lui. Le blessé y fut délicatement déposé, tête et membres en extension et ainsi coquillé, promptement transporté jusqu'à l'ambulance qui démarra sur le champs. Encore du liquide, toujours du liquide pour maintenir la tension. Cette fois, j'en étais sûr, il avait bien un « bide ». J'augmentai le débit du goutte à goutte.

Il fallait qu'il tienne... Il allait tenir... Ce serait trop bête... Tension à 9... Le pouls est de plus en plus accéléré... plus que quelques kilomètres... Pourquoi on va pas plus vite ?... Et celui qui conduit, il est ivre ou quoi à nous faire sauter dans tous les sens ?

L'hôpital apparaît enfin, le désiré...

Vite, au bloc opératoire...

On passe le témoin, comme sur une piste d'athlétisme.

Le chronomètre change aussi de main : c'est désormais à l'anesthésiste de stimuler la vie tant que le chirurgien n'aura pas colmaté l'hémorragie.

Je reste seul dans le couloir, soudainement inutile. Je crois qu'il est sauvé cette fois... Mais qu'est-ce que je fais là, moi ? Je devrais être au cabinet avec toutes ces consultations en retard...

J'appelai alors la secrétaire :

« Mais docteur, ils sont tous partis, il est presque huit heures... Bah, ils auront bien le temps de revenir... Enfin, c'est pas la peine de vous presser pour rentrer ! »

MORALITE

1/ L'urgence prime sur tout.

2/ Quelle qu'en soit la difficulté, il est bon d'établir un bilan complet des lésions avant de transporter un blessé, afin d'être à même de prévenir les complications immédiates (Hémorragie, compression médullaire...)

« La vie est le résultat du contact de l'organisme et du milieu ; nous ne pouvons pas la comprendre avec l'organisme seul, pas plus qu'avec le milieu seul. »

Claude Bernard (introduction à l'étude de la médecine expérimentale)

LA FILLE DE DOLORES

En voiture s'il vous plaît, nous commençons par un petit voyage au pays de l'internat... L'internat ! Coeur de l'hôpital ! Chapelle de la religion médicale ! Temple du bistouri et du stéthoscope ! L'internat est un monde clos, un club très fermé où seuls sont admis ceux qui ont su déjouer les pièges d'un difficile concours au programme gargantuesque. Si l'objectif des candidats est bien d'avoir accès à une spécialisation, le contenu des épreuves embrasse l'ensemble du savoir médical : un monstre tentaculaire qui ne se laisse domestiquer qu'après des années de patient labeur. A peine l'a-t-on amadoué que déjà le malicieux vent de l'oubli souffle sur les neurones surchargés qu'il faut entretenir jusqu'à la date du terrible concours.

Imaginez un comédien qui doit jouer tous les rôles de toutes les pièces de théâtre écrites jusqu'à ce jour... C'est un peu ce que l'on demande à l'apprenti interne dans son domaine ! Alors il répète inlassablement son texte, jusqu'à l'obsession, dans tous les sens, il traque la moindre lacune qui pourrait lui être fatale. Lorsque le sommeil l'envahit, il rêve d'anticorps multicolores, de menaçantes tumeurs, de fièvres malignes, de régiments bactériens, de vaillants globules, de tibias brisés, de torrentielles diarrhées, de subtiles perfusions....

L'univers du futur interne est souvent proche du morcellement psychique des psychotiques ! Cet état est d'ailleurs transitoire et réversible le plus souvent, mais certains êtres plus fragiles peuvent en garder quelques séquelles...

Ainsi, l'internat est à la fois un concours et un lieu de vie, mais surtout, c'est un état d'esprit, une matrice qui façonne le fonctionnement intime de l'élite médicale (Les internes se marient souvent entre eux, ce qui pose les mêmes problèmes de consanguinité qu'avec les énarques). Mais c'est cela même qui donne force et cohésion à l'aristocratie sanitaire. Tel Luky Luke, l'interne dégage ses bilans plus vite que son ombre. Rien ne doit lui échapper. Il chasse la maladie et ne doit laisser derrière lui que de la santé. Que la honte s'abatte sur son caducée si jamais il faillit à sa tâche...

A ce propos, une petite précision s'impose : il m'est arrivé d'entendre certains profanes expliquer la différence entre les externes et les internes : les externes, considérés comme de bons médecins seraient autorisés à sortir de l'hôpital, tandis que les internes, sortes de cancre

insuffisamment formés, y resteraient enfermés pour apprendre... Naturellement ceci est totalement faux.

Véritable Maison des Internes, l'internat protège ses petits prodiges, les nouveaux comme les vieilles gloires, veillant sur leurs repos comme sur leurs repas. Le gîte et le couvert en quelque sorte, avec en prime une grande fête de temps en temps pour oublier les turpitudes des longues nuits de garde. Mais une telle maison ne fonctionne pas toute seule : femmes de service et cuisiniers, fiers de leur statut particulier et dévoués jusqu'aux tréfonds de leurs entrailles, assurent le fonctionnement quotidien de cet « état dans l'état » hospitalier. Est-ce le contact d'une primesautière jeunesse médicale qui rend ces agents si aimablement empressés ? Ou bien est-ce la conviction d'alimenter de si augustes panses ? Qu'importe après tout, et bénis soient ces gens de bien !

Parmi moult internats, de Navarre, de France et autres anciennes colonies, il me souvient tout particulièrement de l'une de ces sympathiques employées. Dolores était son nom et son zèle jovial faisait la joie de nos alimentaires assemblées. La quarantaine portugaise, elle conduisait allègrement sa silhouette grassouillette entre les tables du réfectoire où, insouciant et latine, elle pilotait habilement d'incroyables piles d'assiettes tout en répondant du tac au tac aux inévitables et affectueux quolibets des héritiers d'Hippocrate.

Comme il m'arrivait de traîner mon désœuvrement à l'internat l'après-midi, lorsque l'été venu, le travail se faisait plus rare pour cause de désertion de malades, je sympathisais quelque peu avec elle. Prêtant oreille à son discours, je m'aperçus qu'elle perdait son expansive jovialité lorsque la foule faisait défaut et se complaisait en lamentations sur la tristesse de l'exil. Seule l'évocation profuse et colorée des délices de sa terre natale la remettait de bonne humeur dans ces moments-là.

Le confident que j'étais devenu ne se privait certes pas d'écouter ces pittoresques récits, toute occasion de voyage, même imaginaire, étant bonne à prendre pour un nomade provisoirement sédentarisé comme je l'étais. De fil en aiguille, elle en vint un jour, c'était la veille de mon départ en vacance, à me parler de sa fille, belle plante toute en grâce méditerranéenne, comme on en sait la pulpeuse recette sur les rivages de Porto. Mais l'ingrate enfant, aux dires de sa mère, vivait fort mal l'acmé de son adolescence. Existence dissolue, fréquentations douteuses, crises de nerfs quotidiennes et hystéroïdes convulsions faisaient le malheur de sa pauvre mère, en proie au plus sombre désarroi. Plus je la plaignais, l'infortunée génitrice, plus elle se répandait en terribles et imminentes prophéties. Pour sûr qu'elle tournerait mal, la petite, à torturer ainsi une pauvre émigrée, déjà en proie au mal du pays, à lui répondre sur des tons que le plus infâme bagnard n'oserait employer, à l'accabler, la scélérate, de mille odieuses perfidies... Elle finit par trouver le mot juste pour résumer la catastrophe qui lui tenait lieu de descendance :

« c'est une excitée, oui, c'est ça, c'est une excitée, un vrai chien fou... Est-ce que vous ne pourriez pas lui prescrire quelque chose pour la calmer un peu avant qu'elle ne me fasse devenir complètement chèvre ? »

Je lui expliquai d'abord que je n'étais pas vétérinaire et ensuite, que je n'appréciais guère ces prescriptions par correspondance, préférant, et de loin rencontrer mes patients « de visu ».

« Elle ne voudra jamais venir vous voir ; c'est une excitée je vous dis... donnez moi juste de quoi la reposer un peu... »

Désarmé par son insistance, et pour lui faire plaisir, je cédai et ordonnai un léger calmant, pestant intérieurement de m'être ainsi fait piéger. Je pris congé et préparai aussitôt mes bagages pour prendre à mon tour quelque repos bien mérité. Une petite quinzaine ailleurs et la vie paraît meilleure...

Lorsque je fus de retour, je m'empressai de demander quelques nouvelles de l'enfant terrible.

« Oh ! Elle va très bien maintenant, c'est un véritable petit ange ! »

« Elle a donc accepté de prendre le médicament ? »

« Ah non, elle a refusé de le prendre, alors du coup, c'est moi qui l'ai pris et depuis, ma fille est beaucoup plus calme ! »

MORALITE

1/ Un patient n'est pas une abstraction isolée du monde. Les interactions avec l'environnement familial ou professionnel peuvent influencer fortement sur la présentation d'une pathologie psychique mais aussi organique.

2/ Le malade n'est pas toujours celui que l'on croit...

« Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens, mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière. »

Victor Hugo (La légende des siècles)

LA VIEILLE DANS LA MONTAGNE

Il faisait chaud sur cette route. Quelle idée aussi d'avoir choisi une voiture noire ? Ca fait sérieux, voire officiel, mais c'est un vrai piège à calories et le soleil corse n'est pas avare de rayons. Je décidai de m'octroyer une petite « pause-troquet » afin d'éviter une lente et funeste déshydratation qui aurait pu priver le canton de son précieux médecin.

Justement, j'arrivai dans un hameau qui possédait encore un unique commerce. Celui-ci n'avait pas de nom mais, sans excès de pompe, on aurait pu le qualifier de « bar-tabac-épicerie-snack-souvenirs » !... Et même dancing le dimanche !...

Un de ces délicieux petits établissements familiaux qui pullulaient dans la France d'antan et qui sont aujourd'hui en voie de disparition. Peut-être devrait-on, comme pour les indiens ou les phoques, instituer des réserves protégées...

La patronne, ravie de dessoiffer mon hippocratique gosier, me servit prestement une limonade, tout en devisant sur l'hypertension artérielle et ses relations avec

le temps orageux. L'idée n'était pas idiote et j'avais moi-même remarqué de fréquentes poussées de tension lorsque le ciel s'apprête à gronder. Cependant je restai prudent et expliquai que l'impression d'un médecin isolé ne pouvait tenir lieu de caution scientifique...

Interrompant cet intéressant colloque improvisé, un berger entra en prenant des airs de tambour de village et m'annonça solennellement qu'une personne avait besoin de mes services, là haut dans la montagne. Il m'indiqua, croquis à l'appui, la direction à suivre car l'endroit était fort difficile d'accès. Je le remerciai et pris la route sans plus tarder.

J'empruntai bientôt un mauvais chemin de terre, puis un autre encore moins carrossable, en progressant à allure de tortue, afin de ne pas abîmer mon auto. Par moment, le nom de « chemin » semblait relever de l'usurpation d'identité, tant cette voie ressemblait à une ravine. Un véhicule tout terrain n'aurait pas été superflu... Maudit berger ! Cependant, je continuai à grimper dans la poussière brûlante et ma vaillante petite voiture noire tenait bien le choc, saluée au passage par de grands chênes impassibles comme des gardes anglais. J'arrivai enfin dans une clairière où un portillon en bois décrépît indiquait l'entrée de la propriété. Le sentier pédestre qui y conduisait aurait découragé plus d'un randonneur par ses descentes abruptes et sans doute quelque cabri maladroît s'y serait brisé l'échine... Cependant je dévalai à

toute allure les rochers glissants, grisé soudain par le charme de ce lieu, enivré par les vapeurs parfumées des sous-bois, ensorcelé par le chant des sources sylvestres. Et je courus, je galopai, sans hâte précise, juste par plaisir, comme les enfants, comme les chevaux... Pas comme un médecin !...

Ma mallette me fit trébucher et j'allai embrasser le sol au terme d'un superbe vol libre.

« Docteur, vous ne vous êtes pas fait mal au moins ? »

Je me relevai aussitôt, peu souffrant mais vexé d'être découvert en pareille posture. Je n'aurais pas été surpris d'apercevoir quelque farfadet ou un elfe égaré mais je me retrouvai nez à nez avec une vieille dame solide et souriante.

« Vous m'avez fait demander ? » m'entendis-je prononcer, sans doute pour me donner une contenance ?

« C'est bien ici docteur. »

Ses yeux étaient incroyablement lumineux pour une femme de son âge. Peut être était-elle une ancienne fée à la retraite. La « fée Vermeil » pensais-je. Je la suivis jusqu'à sa demeure où elle m'invita à m'asseoir sous la tonnelle. Comme il est de coutume dans le monde rural, la visite médicale commença par une boisson rafraîchissante et un brin de conversation. Elle me questionna sans façons sur mes études, ma carrière, mes amours, mes aspirations... Elle voulait tout savoir. Un peu étonné mais néanmoins flatté, je répondais, tout en observant mon hôtesse. Ses cheveux, gris comme la roche, et sa peau, plus burinée que ridée, trahissaient une rude existence. On percevait cependant qu'elle avait dû être une très belle femme en ses vertes années. Elle irradiait une étonnante joie de vivre et ne manquait pas de décocher quelque trait d'humour, dès qu'une occasion se présentait. Elle conversait avec légèreté et d'emblée, sa verve toute méditerranéenne me séduisit.

Je la questionnai à mon tour :

« C'est le bout du monde ici, comment faites vous pour vivre dans un endroit si inaccessible ? »

Son sourire pétillait comme un soda.

« J'y ai toujours vécu, ou presque ... Depuis mon mariage il y a soixante-huit ans... J'ai quatre vingt huit ans docteur, vous savez... »

Sublime coquetterie d'une vieille dame qui savait qu'elle ne paraissait pas son âge. Elle était simplement une grand-mère robuste, quand d'autres, qu'elle avait vues naître, apparaissaient déjà comme des vieillardes liquéfiées.

Elle entreprit alors de me faire visiter son petit domaine, sa maison qu'elle construisit naguère avec son berger de mari et qu'elle refusa de quitter lorsqu'il mourut subitement.

« Il avait mangé des asperges sauvages avec de l'huile d'olive et un peu de fromage aux herbes... Un verre de vin de notre treille... Rien que des bonnes choses... Il s'est couché comme d'habitude... Le matin, au moment de se lever, il était tout mort... »

Elle me fit les honneurs de sa cuisine, sa chambre, sa cave. Une fermette simple mais

correctement équipée, avec une spéciale fierté pour le petit congélateur qu'un de ses fils approvisionnait régulièrement en « produits de la ville ». Elle-même ne descendait qu'exceptionnellement jusqu'au village, non qu'elle ne fut pas capable de supporter le trajet, mais simplement parce qu'elle se trouvait bien ici avec ses chèvres, ses plantes, ses souvenirs... « S'il y a des gens à qui je manque , et bien ils n'ont qu'à venir me voir chez moi... Je leur offrirai le pastis à l'eau de source. »

Elle me montra les filets d'eau claire qui fuyaient les fissures de la roche pour se rassembler en un joli ruisseau. Plus loin, un monticule de fagots de bois attendait sagement l'hiver.

« Et l'électricité ? » Demandai-je naïvement.

Elle m'expliqua que « l'aidéheffe » n'avait pas jugé utile d'équiper ce vallon habité par une seule âme, aussi, une ingénieuse éolienne bricolée par le fiston fournissait le courant nécessaire à la bonne marche de la maisonnée. Ainsi, son mode de vie représentait un habile compromis entre le moyen-âge et le vingtième siècle.

Était-elle attardée ou bien trop en avance ?

Avait-elle attrapé la folie de l'ubac ou la sagesse de l'adret ?

Les délicates essences du maquis habitaient son corps de femme libre et ses pensées vagabondes.

« Et la télévision ? »

Elle s'emporta soudain !

« Qu'est-ce-que je ferais d'une télévision ? C'est bon pour les fainéants et les impotents... Et puis d'abord, ça rend fou ou malade... C'est un coup à finir en maison de retraite ! »

Ces mots me rappelèrent que j'étais censé être venu là en qualité de médecin...

« Au fait, pourquoi m'avait-vous fait venir ?... »

Elle éclata de rire :

« Je voulais voir la tête du nouveau docteur pardi ! Et puis, si jamais je tombe malade, comme ça vous connaîtrez le chemin ! Mais puisque vous êtes là, vous allez me visiter, hein docteur ? Il faut que vous amortissiez le voyage... »

Un rapide examen général confirma l'insolente impression de santé que dégageait cette bergère.

« 12/8... une tension de jouvencelle... »

Je l'embrassai avant de partir, aussi ému que si elle avait été ma grand-mère.

« Au revoir docteur... Et que Dieu vous bénisse... »

MORALITE

1/ Certains êtres humains ne sont jamais malades.

2/ Le médecin ne doit pas leur en vouloir...

« La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des

siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées.»

René Descartes (Discours de la méthode)

CONCLUSION

Une vie de jeune médecin résumée en quinze nouvelles, c'est à la fois peu et beaucoup. C'est peu car il ne s'agit que d'un témoignage personnel et unique. C'est beaucoup car ce travail a été pour moi l'occasion d'une introspection. Un moment de recul où l'on fait le point après avoir « visionné le film » de sa jeune carrière médicale. Un moment où on essaye d'en extraire la « substantifique moëlle » et de la présenter à d'autres. J'espère avoir fait œuvre utile en proposant ce voyage un peu particulier aux confins du monde médical et du monde littéraire.

Mais, je ne suis pas, loin de là, le premier médecin à être séduit par les attraits de la littérature. Des auteurs tels que Montaigne, Rabelais ou Céline en France, Boulgakoff en Russie, pour ne citer que des écrivains reconnus dans la littérature internationale, étaient au départ docteurs en médecine...

On peut noter également que certains médecins se sont spécialisés dans l'écriture de romans sur le monde médical (Cronin, Soubiran, Choromanski, Slaughter...), répondant ainsi à la demande d'un certain public friand de ce genre de publications.

Ma démarche « médico-littéraire » s'inscrit donc au sein d'une tradition ancienne.

Par ailleurs, de nombreux gens de lettre, sans être médecins eux-mêmes, se sont intéressés de près à notre métier :

Honoré de Balzac (Le médecin de campagne), Emile Zola (Le docteur Pascal), Molière (Le malade imaginaire, le médecin malgré lui), Gustave Flaubert (Madame Bovary), Albert Camus (La peste) ou encore Jules Romain (Docteur Knock)...

Les thèmes de la maladie et de la médecine ont par le talent de ces écrivains engendré des œuvres qui sont devenues des classiques de la littérature et on peut se demander si elles ne sont pas (de même que d'autres ouvrages considérés comme « mineurs » mais adaptés à la télévision) sans influence sur l'idée que le grand public se fait de la médecine.

De la littérature étrangère, nous pourrions encore citer : John Irving (L'œuvre de Dieu la part du diable), Aldous Huxley (Le meilleur des mondes), Milan Kundera (La valse aux adieux,

l'insoutenable légèreté de l'être), ou encore Pasternac (Le docteur Jivago)...

Notons au passage comme chez les médecins, l'existence d'auteurs spécialisés dans le « roman médical » (Seifert, Noah Gordon...) et même de collections entières dédiées à notre métier (il existe en bibliothèque verte une série sur les médecins !...)

Il existe donc indéniablement des « ponts » entre le monde littéraire et le monde médical.

Je suis convaincu que l'avenir passera forcément par l'ouverture ou la consolidation de ces passerelles entre des disciplines qui n'ont apparemment rien à voir les unes avec les autres. La médecine en tant que science s'est enrichie des progrès réalisés dans la chimie, dans la physique ou dans la technologie. Mais si la science et la technique étaient les seuls moteurs de la médecine, le rôle du médecin serait rapidement réduit à celui d'un simple technicien, ce que personne ne souhaite. La médecine en tant qu'art et en tant qu'humanisme, nécessite culture et imagination, ouverture d'esprit et de coeur. Le langage traditionnel de la médecine, impersonnel et technique, n'est à l'évidence pas adapté pour véhiculer ces notions. Il me semble qu'un programme littéraire bien choisi pourrait être un excellent outil pour aider à développer ces qualités essentielles, et ce, dès le début des études médicales. De même que la médecine a contribué à l'éclosion de grandes oeuvres littéraires, de même la littérature peut en retour aider à la bonne formation d'un médecin.

Et je serais évidemment très heureux si mon travail en arrivait à la phase des travaux pratiques...

Pour terminer, il me paraît utile de rappeler que la médecine et la philosophie, dont les enseignements étaient liés depuis l'antiquité, se sont séparées peu à peu pour en arriver aujourd'hui à s'ignorer totalement. On peut se demander si l'une et l'autre n'ont pas perdu quelque chose d'important lors de cette séparation et si le moment des retrouvailles ne serait pas bienvenu...

« Admirons les grands maîtres, ne les imitons pas. »

Victor Hugo

BIBLIOGRAPHIE

I/ Références littéraires

A/ « Les incontournables »

Balzac (de) Honoré : * Le médecin de campagne *

Boulgakof Mickael : * Récits d'un jeune médecin *

Camus Albert : * La peste *

Céline Louis-Ferdinand : * Voyage au bout de la nuit *

La vie et l'oeuvre de Philippe-Ignace Semmelweis *

Flaubert Gustave : * Madame Bovary *

Huxley Aldeus : * Le meilleur des mondes *

Irving John : * L'oeuvre de Dieu, la part du diable *

Kundera Milan : * La valse aux adieux *

L'insoutenable légèreté de l'être *

Molière : * Le médecin malgré lui

Molière : * Le malade imaginaire *

Romains Jules : * Docteur Knock *

Zola Emile : * Le docteur Pascal *

B/ Autres références

Cesbron Gilbert : * Il est minuit Docteur Schweitzer *

Choromanski Michal : * Médecine et jalousie *

Cronin Archibald Joseph : * Le destin du docteur Shannon *

* La citadelle *

Hordé Pierrick : * Ces extraordinaires histoires de la médecine *

Lapierre Dominique : * La cité de la joie *

Pasternac Boris Leonidovitch : * Le docteur Jivago *

Schlogel : * Les princes du sang *

Seifert Elizabeth : * Ménage de médecins *

Slaughter Frank G : * Afin que nul ne meure *

Soubiran André : * Les hommes en blanc *

* L'île aux fous *

Thierry Alain : * Le chirurgien *

Wells Georges : * L'île du docteur Moreau *

Wood Barbara : * Et l'aube vient après la nuit *

II/ Références scientifiques

Bernard Claude : * Introduction à l'étude de la médecine expérimentale *

Hamburger Jean : * Petite encyclopédie médicale *

Mondor Henri : * Diagnostics urgents -abdomen- *

Ollier Sylvie : * Réflexions sur l'enseignement médical. Peut-on mieux faire ? (Thèse) *